

Novembre 1964
N° 11
mensuel

Publié sous l'égide de
la
Communauté Française
Place Albert 1er, 1
1400 - NIVELLES
Tél. (057) 21-95-94 -
Fax (057) 21-35-11



Brabant

Tourisme.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.
4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1
TEL 13 07 50
PRIX DU NUMERO : 10 F
COTISATION : 80 F
ETRANGER : 100 F
C.C.P. 3857.76
Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Un appel du Duc de Wellington à ses compatriotes, par M.-A. Duwaerts p. 2
- Rétrospective J.-B. Madou à l'Hôtel Charlier, par Yvonne du Jacquier p. 8
- Flânerie rue des Bouchers, nez en l'air, par Joseph Delmelle ... p. 13
- Diest : « Ville Orange » mais aussi « Ville Bourbon » par E. Op De Beeck p. 17
- La séduction de Grimbergen par Emile Poumon ... p. 18
- Antoine de Vinck ou « L'homme et le Pot » par Robert Goffaux ... p. 21
- Les Tapisseries de Bruxelles par M. d. V. ... p. 23
- La restauration de la Tour Noire p. 24
- Une exposition bien réussie : Aarschot 1914 par E. Op De Beeck ... p. 26
- Les Catherinettes fêtent leur patronne par Alex Volont ... p. 29

affiliée à l'Association des Journaux
odiques Belges et Etrangers. Les articles
 publiés sous la seule responsabilité de
 auteurs. Ceux non insérés ne sont pas
 lus.

PRE COUVERTURE :

quartier général du Duc de Wellin-
g à Waterloo.

PLEIN FEU SUR LE TOURISME EN BRABANT

CHACUN s'accorde à dire, dès à présent, que la saison touristique 1964 aura été exceptionnelle pour notre pays grâce au soleil généreux, dont la Belgique a été gratifiée. Dans l'exposé qu'il a fait lors de la dernière réunion du Conseil supérieur du Tourisme, le Commissaire général, Arthur Haulot, l'a parfaitement souligné. Par rapport à 1963, on note partout une hausse du chiffre des nuitées s'échelonnant de 10 à 15 % selon les régions.

Les phénomènes les plus marquants sont, d'une part, une augmentation impressionnante des nuitées dans les campings où l'on enregistre fréquemment des augmentations de 30 à 40 % et, d'autre part, un succès considérable de tous les modes d'hébergement en mai et juin.

Il faudra, évidemment, attendre quelques mois avant de connaître les statistiques de l'année 1964 et de pouvoir les analyser.

Mon propos, aujourd'hui, est de mettre en évidence, sur la base des statistiques de l'année 1963, la croissance extraordinaire du tourisme en Brabant.

Au cours de notre assemblée générale à Aarschot, notre dynamique et sympathique Commissaire général Arthur Haulot soulignait précisément cette progression constante du tourisme.

Il citait pour 1963 un apport de 7 milliards de francs provenant des touristes étrangers et un mouvement intérieur de capitaux de 3 à 3,5 milliards. Ces chiffres révèlent à suffisance toute l'importance qu'il convient d'attacher à l'industrie touristique de notre pays et de notre province en particulier.

L'an dernier déjà le nombre de nuitées enregistrées avait dépassé toutes nos espérances. Mais tous les records sont battus cette fois. Il semble que le courant touristique vers Bruxelles, siège des institutions européennes, et le Brabant, soit vraiment irréversible. En effet, si en 1959 on enregistrait pour l'ensemble de l'année 1.263.732 nuitées pour notre province, ce chiffre passe à 1.608.410 en 1961, 1.704.426 en 1962, 1.863.805 en 1963 (soit un indice d'accroissement de 147,5 %). Pour les cinq premiers mois de 1964 on atteint 702.681 unités contre 644.153 pour la même période en 1963. Ce qui nous amène à croire qu'en 1964 le Brabant aura atteint les 2 millions de nuitées ! Il est grand temps de prendre conscience de l'importance

économique que revêt le tourisme dans notre province. Et d'en tirer les conclusions qui s'imposent.

Nous devons, dans des délais très courts, envisager les mesures à prendre en vue d'encourager la construction d'hôtels et surtout de motels, car se loger deviendra bientôt un problème insoluble pour les touristes de demain, dont le nombre va toujours croissant, en fonction, notamment, de l'augmentation des heures de loisir.

Je n'ai pas l'intention de détailler davantage ces statistiques; je vous dirai seulement que la Grande-Bretagne reste notre meilleur client touristique avec 261.204 unités en 1963, contre 215.400 en 1962. Il y a presque autant de touristes britanniques qui logent chez nous que de touristes belges, ceux-ci étant de 271.726. Cette comparaison devrait nous dicter notre politique touristique, à la veille de la commémoration du 150^e anniversaire de la Bataille de Waterloo qui attirera, sans aucun doute, nos amis britanniques en foule, le gouvernement anglais facilitant la sortie de ses nationaux à la suite d'une nette amélioration de la situation économique intérieure.

Nos autres grands clients sont, dans l'ordre, les Etats-Unis d'Amérique avec 236.577 nuitées, la

Bibliothèque Publique Centrale

19-05-1993

France avec 208.770 nuitées, l'Allemagne avec 156.597 nuitées et les Pays-Bas avec 106.871 nuitées, ce dernier pays est suivi de près par l'Italie avec 82.296 nuitées.

Tout cela est extrêmement réconfortant, étant donné qu'il y a également d'innombrables touristes itinérants qui ne font que traverser notre province, sans y loger.

Notre Fédération touristique n'a pas ménagé ses efforts de propagande pour créer, stimuler et entretenir en Brabant ce courant touristique toujours accru, en collaboration étroite avec le Commissariat général au tourisme et les autres grandes associations touristiques, les hôteliers, les agences de voyages, et nos autocaristes.

Personnellement, j'ai toujours cru aux belles destinées touristiques du Brabant... que le soleil se montrât généreux ou non ! notre patrimoine artistique et touristique s'avère tellement diversifié. Aujourd'hui les chiffres cités confirment ma foi, mon optimisme raisonné. Tant mieux pour le Brabant qui doit être demain un élément attractif important de la propagande touristique belge à l'étranger.

Maurice-Alfred DUWAERTS.

LE JARDIN BOTANIQUE

est classé

comme site

EN raison de sa valeur esthétique, le Jardin Botanique à Bruxelles, a été classé comme site.

Sauf autorisation préalable, il est interdit :

- 1) de modifier la configuration des étangs ou le niveau des terrains;
- 2) de construire ou modifier les constructions existantes sans que les plans des futures constructions aient été préalablement soumis au visa de la Commission royale des Monuments et des Sites;
- 3) d'abattre les grands arbres.



Un appel du Duc de Wellington à ses compatriotes

1965 verra la commémoration du 150e anniversaire de la bataille de Waterloo. Faut-il dire que pareil événement sera célébré un peu partout dans le monde et c'est normal puisque l'Europe entière fut secouée par la défaite de l'Empereur en Brabant. Déjà des projets voient le jour car l'épopée napoléonienne, qui figure à jamais dans les pages de l'Histoire, n'est pas près d'être oubliée et les hommes qui se sont affrontés le 18 juin 1815 — tels Napoléon, Wellington, Blücher, pour ne citer que ces trois noms — étaient vraiment des hommes hors format.

A ce rappel historique, on comprend l'émotion qui s'est emparée de l'actuel duc de Wellington, du marquis d'Anglesey, descendant du fougueux lieutenant-général Anglesey, du field marshal Sir Gerald Templer, du général Hull et de Sir Roderick Barclay, actuel ambassadeur de Grande-Bretagne à Bruxelles, émotion que traduit une longue lettre adressée à l'éditeur du quotidien de Londres « The Times » et publiée par ce journal dans ses éditions du 24 septembre dernier.



La chapelle royale de Waterloo.
D'après une lithographie de Gérard (Bruxelles - Septembre 1842).

Un hommage qui est dû

C'est sous ce titre que le journal londonien reproduit in extenso la lettre que voici :

« Monsieur,

» Le 18 juin 1965 marquera le 150e anniversaire de la bataille de Waterloo.

» En 10 heures de combats, qui se situent entre 11 h 30, le 18 juin 1815, moment où Napoléon plaça l'aile gauche de son armée sous le commandement de son frère, le prince Jérôme Bonaparte, près d'Hougoumont, et 9 h 30 du soir, moment où Wellington et Blücher se rencontrèrent à La Belle Alliance, et dans l'espace de 4 miles carrés, pas moins de 47.000 hommes, officiers et soldats, furent tués ou blessés.

» 15.000 parmi ceux-ci, ou grosso modo 1 homme sur 4, appartenaient aux armées de Wellington, 7.000 étaient les soldats prussiens de Blücher, tandis que les pertes françaises sont estimées à 25.000 hommes.

» Deux endroits commémorent le souvenir des morts anglais. Le mémorial de Waterloo lui-même, d'abord, qui a été déplacé dans le cimetière d'Evere, dans les faubourgs de Bruxelles; et comme celui-ci se trouve en dehors des grands axes routiers, il est peu connu et rares sont ceux qui le visitent, sauf les voyageurs qui viennent à Bruxelles dans cette intention. Les autres plaques funéraires — 23 en tout — sont placées sur les murs de la chapelle royale du village de Waterloo.

» Cette chapelle est un beau bâtiment qui date du XVIIe siècle. Elle est de forme circulaire et est implantée au bord de la route qu'ont dû emprunter beaucoup d'unités de Wellington dans leur marche vers les Quatre-Bras, et que suivent aujourd'hui les visiteurs qui vont de Bruxelles au champ de bataille. Malheureusement, elle est en très mauvais état et la Commission Royale des Monuments et des Sites — l'organisme officiel belge intéressé — doit faire face à une dépense estimée à 22.000 £ pour les réparations.

» Bien qu'il soit déjà trop tard pour exécuter pour juin prochain tout ce qui doit être fait, le travail pourrait au moins être commencé, de sorte que la chapelle, qui est visitée par beaucoup de monde, autant anglais qu'étrangers, soit à nouveau digne de ceux qu'elle veut honorer.

» Nous considérons qu'une contribution britannique à ces frais serait pleinement justifiée et nous pensons que si nous pouvions réunir une somme substantielle, cette démonstration tangible de notre intérêt faciliterait la tâche des autorités belges pour trouver le

reste de la somme requise et serait de nature, en outre, à les encourager à commencer les travaux de restauration.

» Nous aimerions par la même occasion attirer l'attention sur les besoins du Musée Wellington à Waterloo. Celui-ci se trouve en face de la chapelle dans la maison où Wellington passa la nuit après la bataille et où il rédigea son fameux bulletin de victoire décrivant les péripéties de la bataille. Dans ce rapport, il parla des « immenses » pertes qui ont été consenties; plus loin, il déclara « J'ai la très grande satisfaction d'assurer Votre Honneur (c'est-à-dire le Secrétaire d'Etat au Département de la Guerre, Lord Bathurst) que l'armée ne s'est jamais, à aucune occasion, mieux comportée ».

» Bien que des améliorations aient été apportées récemment à ce bâtiment historique, il n'est en aucune façon digne de ce qu'il représente et est à coup sûr comparativement défavorisé par rapport au musée dédié à Napoléon à la Ferme du Caillou, située à l'autre extrémité du champ de bataille. C'est pourquoi nous espérons également pouvoir procurer des fonds afin d'aider à la restauration de cette maison.

» Nous croyons qu'il se trouvera beaucoup de personnalités du monde des affaires, de l'industrie, ou du secteur privé qui, soit parce qu'elles ont des attaches personnelles avec Waterloo, soit parce qu'elles sont fières de l'histoire de l'Armée britannique, apprendront nos projets avec intérêt et voudront contribuer à rendre la chapelle de Waterloo et le Musée de Wellington dignes de ce qu'ils représentent.

» Les dons du Royaume-Uni seront envoyés à la Lloyds Bank Europe Ltd, 100 Pall Mall, London S.W.1., et ceux des pays étrangers seront adressés directement à la Lloyds Bank (Belgique), S.A. 2-4, rue Royale à Bruxelles. Les chèques devront porter la mention « Waterloo Anniversary Appeal » (appel en faveur de l'anniversaire de Waterloo).

Nous restons, Monsieur, vos
WELLINGTON
ANGLESEY
GERALD TEMPLER, F.M.
R.A. HULL, General
RODERICK BARCLAY.

Bruxelles, 23 septembre 1964. »

LE MUSÉE WELLINGTON



Selon
l'imagerie
populaire

Le Duc de Wellington entre dans l'hôtellerie située en face de l'église, appartenant à la veuve Antoine Bodenghien. C'est là que Sir William Howe de Lancey, son quartier-maître général, a installé le quartier général du « Duc de Fer ».



Wellington
(Musée de Cire à Waterloo.)

A peine Wellington est-il entré que les commissaires étrangers, les aides de camp, les officiers d'état-major s'empresent autour de lui. Son visage se révèle, creusé par la fatigue. Il est de haute taille, raide et sec. La parole est sèche, lucide et précise. Il a quarante-six ans, le même âge que Napoléon.

Une vive agitation règne au quartier général. Il y a plus d'une quarantaine de personnes. C'est un tumultueux encombrement au seuil du logis du chef, sous le large porche, dans la cour où les chevaux sont dessellés et les fourgons ouverts, tandis que les domestiques s'affairent. La cohue des officiers envahit la grande salle du rez-de-chaussée.

Nous souhaitons vivement que ce pathétique appel des promoteurs de la restauration du Musée Wellington soit largement entendu parmi la population britannique.

Et peut-être convient-il ici de rappeler comment est née l'idée de ce musée local ?

Le soir du 17 juin 1815, Wellington, celui que ses soldats allaient appeler « le Duc de Fer », enveloppé dans son manteau qu'alourdit la pluie, arrive à cheval dans le petit village de Waterloo, venant de Mont-Saint-Jean. Il est suivi de ses officiers d'état-major. Il s'arrête à hauteur de la curieuse église édifée en 1662, bien imposante pour cette modeste localité. Waterloo est déjà rempli de soldats. L'inquiétude est dans l'air et les villageois se sont réfugiés dans la forêt de Soignes.



MUSÉE WELLINGTON.

De haut en bas :
La chambre à coucher...
au fauteuil délabré et une vieille table de chêne
sur laquelle...

se trouve un coffret ayant appartenu au colonel
« The Hon. Sir Alexander Gordon ».

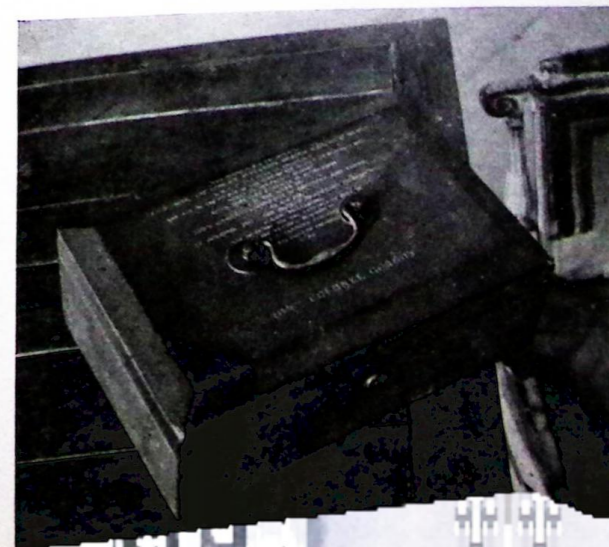
Wellington monte dans sa chambre à l'étage. Il commence l'angoissante veillée de cette nuit qui préface la terrible journée du 18 juin qui scellera le sort de Napoléon et de l'Europe. Nuit d'attente et d'indécision. Wellington récapitule silencieusement les derniers événements. Il attend fiévreusement des nouvelles de Blücher et il n'est guère question de repos. Vers 2 heures du matin enfin il reçoit un messenger envoyé par Blücher : les Prussiens vont se joindre à lui ! Il est 3 heures du matin quand il se met à sa table de travail et écrit diverses lettres. C'est qu'il veut tout prévoir.

Avec le jour qui se lève, Wellington quittera son quartier général pour aller inspecter ses troupes. Wellington et Napoléon vont décider du sort de l'Europe.

Après la bataille de Waterloo, Wellington reviendra à son quartier général dans la nuit. Il retrouvera cette chambre du premier étage de l'auberge et, en y entrant, se laissera tomber dans le fauteuil devant la table de chêne sur laquelle s'étaient encore des papiers. Il ne cesse d'être hanté par les multiples péripéties de cette extraordinaire et terrible journée du 18 juin. Il prendra peu de repos avant de regagner Bruxelles.

Waterloo, toute la contrée offrit, après la bataille, durant de longues semaines, l'hallucinante vision du charnier. Néanmoins les curieux s'empresent tout de suite, venant de Bruxelles. Et, sans cesse, les visiteurs, passant par le village, iront contempler l'ancien quartier général du « Duc de Fer ». La veuve Bodenghien appréciera le bénéfice que lui procure cette célébrité. A sa mort, son bien passera à ses enfants, puis à d'autres personnes et, en 1889, la propriété sera divisée en trois lots. Des transformations sont apportées à l'intérieur des maisons. Ainsi morcelé, l'ancien relais subit certaines modifications.

Vers 1888, l'ancien quartier général reçut la visite d'une personnalité anglaise qui effectuait à Bruxelles et à Waterloo un voyage d'études. Il s'agissait de sir William Fraser, apparenté à Wellington. C'est lui qui apposa sur les portes du premier étage des plaques indiquant les chambres du Duc de Wellington et de Gordon. En outre, il offrit un écusson portant les armes du duc et





L'immeuble que regagna Wellington après la bataille, à Bruxelles, rue Royale.



En 1816, une gravure anglaise reproduisait les traits de Wellington entourés de l'inscription « Le vainqueur des vainqueurs de l'Europe ».

déposa dans la chambre la table sur laquelle le généralissime aurait travaillé. On peut encore la voir de nos jours.

En 1955, M. Jacques-Henri Pirenne conçut l'idée d'assurer définitivement la conservation de ce monument historique, d'en agrandir et enrichir la collection du petit musée. Se consacrant avec enthousiasme à cette tâche, il fut fort bien aidé par l'administration communale de Waterloo. C'est ainsi que naquit l'association « Les Amis du Musée Wellington de Waterloo », présidée par M. Descampe, bourgmestre de Waterloo.

Le 15 juin 1955 on inaugura le Musée.

En 1957, la Députation permanente du Brabant, à la demande de M. Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme, examina la question du rachat des différentes maisons ayant constitué le quartier général de Wellington à Waterloo. Consciente de l'importance de ces biens pour le patrimoine historique de la Province, la Députation permanente estima pouvoir proposer une intervention substantielle de la Province dans cette opération immobilière.

Par la suite, d'autres rachats furent encore effectués.

Cependant, aujourd'hui, il reste néanmoins une maison à acquérir et des négociations sont en cours. D'autre part, l'exploitation d'un cinéma dans les locaux du quartier général vient de prendre fin et des travaux vont pouvoir être entrepris.

Très bientôt grâce à l'action du ministre des Communications et de la province, la commune de Waterloo pourra donner toute l'ampleur voulue à la restauration de l'ancien quartier général de Wellington qui sera, avec le Musée du Caillou, quartier général de Napoléon, deux magnifiques buts de promenade pour les nombreux touristes qui visiteront le Brabant en 1965 à l'occasion de cet anniversaire fameux.

Une remarquable vision de la bataille.

Aquatinte de R. Reeve, d'après un dessin gravé par W. Heath.

Dédiée à H. W. Paget, marquis d'Anglesey, comte d'Uxbridge. Londres 1816.

La Chapelle Royale

D'autre part, l'administration communale de Waterloo vient d'introduire auprès de la Province de Brabant le dossier, destiné à la Commission des Monuments et des sites, relatif à la Chapelle Royale.

Les travaux de restauration de la coupole de

l'église et du bâtiment sont évalués à plus de 2 millions de francs belges. Ces travaux ne seront évidemment pas terminés pour 1965 mais nos amis britanniques sont fermement décidés à nous aider pour réunir le montant du coût élevé de la restauration.

De nombreuses manifestations sont annoncées

Dès à présent, l'on sait que l'année 1965 sera marquée en Brabant par d'importantes manifestations dont plusieurs grandes expositions d'art et d'histoire tant à Waterloo, Vieux-Genappe et Braine-l'Alleud qu'à Bruxelles.

Un Comité de Coordination vient d'être constitué à l'initiative de la Province de Brabant et à la demande de plusieurs membres du gouvernement. Il est présidé par notre Commissaire général et il met au point en ce moment le programme détaillé de l'ensemble des manifestations. Nous en reparlerons dès qu'il sera élaboré définitivement.

Enfin il nous reste à signaler aussi l'initiative de M. Théo Fleischman, président d'honneur de la Société belge d'études napoléoniennes qui anime le Musée du Caillou, dernier quartier général de l'Empereur, initiative visant à réunir à Bruxelles différents historiens en un congrès international qui aurait pour thème « Waterloo et l'Europe » et serait organisé en collaboration étroite avec la Commission internationale pour l'enseignement de l'histoire.

Maurice-Alfred DUWAERTS.



Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse (1497-98).

Un choix de gravures d'Albert Dürer

C'EST à l'obligeance de M. K.G. Boon, directeur du cabinet des Estampes d'Amsterdam, que la Bibliothèque royale doit de pouvoir exposer, pour la première fois en Belgique (Bibliothèque Albert Ier, 2, rue de l'Empereur), un choix des plus belles gravures d'Albert Dürer, conservées au cabinet des Estampes d'Amsterdam.

Le visiteur peut y admirer les célèbres scènes de la Grande et de la Petite Passion; le Chevalier, la Mort et le Diable; saint Jérôme, la Mélancolie, les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse...

128 estampes offrent un panorama complet de l'œuvre gravé du maître de Nuremberg et montrent la puissance et la variété de son génie créateur.

Si le spécialiste peut à loisir étudier l'évolution de l'art de Dürer, grâce au classement chronologique, l'amateur d'art, de son côté, a l'occasion de s'initier aux différentes techniques de la gravure, que Dürer pratiqua successivement ou simultanément, et recueille le message si riche et profond, mais aussi empreint de pessimisme ou d'anxiété, de ce grand artiste dont l'œuvre s'inscrit dans la Renaissance, mais n'en évoque pas moins, à maints égards, le Moyen Âge.

Rétrospective J.-B. MADOU

à l'Hôtel Charlier

Le 19 septembre dernier, l'Hôtel Charlier, 16, avenue des Arts à Saint-Josse-ten-Noode — qui avait été fermé pour cause de restauration — a rouvert ses portes sur une manifestation particulièrement attachante : une rétrospective J.B. Madou.

L'Hôtel Charlier a été légué à la Commune en 1925, par le mécène Guillaume Charlier qui lui-même en avait hérité de son bienfaiteur Henri Van Cutsem. Une maison bourrée d'œuvres d'art, de tapis, de tapisseries, de meubles précieux, plus un capital, à l'époque, de 15 millions de francs, telles furent les libéralités de Charlier. Une seule condition était imposée à la légataire : respecter l'immeuble et les collections qui doivent rester tels qu'ils étaient au moment du décès du donateur; de plus, la demeure devait être transformée en musée public. Cette dernière condition fut réalisée en

1928, après les travaux indispensables d'appropriation. Il y a donc 36 ans que les amateurs d'art défilent au n° 16 de l'avenue des Arts; 36 ans qu'ils viennent s'y retremper dans l'atmosphère opulente et ouatée où se complaisaient les bourgeois à la fin du siècle passé.

L'Hôtel Charlier a dû subir récemment quelques travaux de restauration et c'est, en ce 19 septembre, avec J.B. Madou — avec le « sourire » de M. Madou comme le disait son excellent biographe Albert Guislain — que la saison 1964-1965 a recommencé.

Ce charmant petit maître était né à Bruxelles en 1796, à l'extrême pointe de ce XVIII^e siècle dont il semble avoir eu la nostalgie, car il habille souvent ses personnages de costumes Louis XV ou Louis XVI.

Les politiques du village.



Musées royaux des Beaux-Arts - Bruxelles.

Madou passa sa jeunesse dans le quartier de N.-D. au Rouge et dans celui des Bogards; plus tard, il se fixa rue de Namur et, après qu'il eut épousé Mélanie Lannuyer, demi-sœur d'Adolphe Quetelet, premier directeur de notre Observatoire national, il vint habiter à Saint-Josse-ten-Noode, rue de l'Equateur (actuelle rue Brialmont), il émigra vers Bruxelles rue Ducale, pour quelque temps, mais revint à Saint-Josse-ten-Noode, rue de la Limite, 4, et enfin à la Porte de Louvain; il s'y était fait construire une habitation confortable et y passa d'heureuses années, entouré de ceux qu'il aimait.

Né sous l'occupation française, Madou eut très tôt l'occasion de mettre à profit son esprit d'observation très aigu et son goût du dessin. Il fut, à l'Académie de Bruxelles, l'élève du Professeur Brice et fréquenta ensuite l'atelier du peintre Célestin François. Madou y apprit le « métier », mais il sut rester lui-même et, à travers tout son œuvre, on le retrouve, amusé et amuseur, intimiste. On devine le regard attendri qu'il fixait sur les gens et les choses. Madou voyait les travers de ses semblables, il les fixait sur la toile et le papier, mais il le faisait avec indulgence et non avec acrimonie; tous ses personnages sont traités avec tendresse et même ses pochards gardent une allure sympathique. Madou eut vraiment du mérite à rester ce qu'il fut; en effet, il vivait à l'époque des grandes fresques historiques : David, Navez, Gallait et tant d'autres inondaient les salons de leurs toiles énormes et, disons-le, souvent emphatiques. Madou les admirait, appréciait les beaux côtés de leur œuvre, mais il continuait à se pencher avec un sourire en coin, sur les personnages plus simplement humains qui l'entouraient.

Dessinateur et lithographe tout d'abord, Jean-Baptiste Madou vint ensuite à l'aquarelle et, en 1842 seulement, à la peinture. Ses dessins rehaussés de gouache ont un charme tout particulier.

Les nécessités de l'existence firent de lui, pendant quelques années, un fonctionnaire, puisqu'il fut dessinateur-calligraphe aux services topographiques de l'armée à Courtrai et au Waterstaat à Mons. Il travailla consciencieusement, mais il avait



Le philosophe.

Musées royaux des Beaux-Arts - Bruxelles.

d'autres aspirations et dès qu'il le put, il revint à Bruxelles, ayant accepté les offres d'un certain Jobard qui montait une affaire de lithographie. Ce procédé encore nouveau à l'époque convenait parfaitement au talent de Madou et il y excella.

La place Madou d'hier.



Une partie importante de son œuvre ne peut être repérée avec certitude; en effet, au début, il dut s'insinuer dans de nombreux domaines, notamment la publicité, et ne signa pas toujours ses productions. Sa notoriété prit corps avec l'album des uniformes de l'armée hollandaise, les scènes de la révolution, les uniformes de l'armée belge; il illustra aussi des scènes de la vie bruxelloise, des ouvrages de Victor Hugo et des albums que l'on s'offrait en fin d'année et que, souvent, l'on appelait « keepsake ».

Les dessins et lithographies de Madou représentent des aspects de son temps, esquissés au jour le jour; par contre, ses aquarelles et surtout ses tableaux à l'huile, sur toile ou sur bois, mettent en valeur des costumes du XVIII^e siècle et dans un cadre de la même époque; quant aux personnages, il est visible qu'ils ont été croqués d'après nature, car leurs attitudes, leurs visages, leurs gestes sont d'une vérité criante. On a épilogué sur les raisons qui avaient poussé Madou à adopter ces costumes d'une époque antérieure. Né à la fin du XVIII^e siècle, il avait vu peut-être encore, décidément de vieilles dames qui avaient l'air de sortir d'un cadre de Watteau; en avait-il gardé la nostalgie, comme actuellement, certains peintres reprennent le goût de la Belle Epoque, tout simplement, parce que, eux aussi, en gardent une vision atten-

Intérieur rustique — Le repos des chasseurs.



drie? D'aucuns assurent que Madou aurait opté pour ce truchement pour tempérer un peu l'effet des coups d'épingle qu'il administrait à ses contemporains. Cette seconde thèse nous paraît peu probable; en effet, Madou signale certains travers de l'humanité (ses scènes de cabaret, ses querelles de ménage, ses gourmands faisant la sieste et bien d'autres), mais il le fait avec tant d'indulgence et de bonhomie que personne vraiment, ne pourrait s'en vexer.

A l'encontre de beaucoup d'artistes, Madou eut une vie familiale unie et heureuse. Auprès d'une femme aimée, parmi ses enfants, non loin d'un beau-frère et d'une belle-sœur affectueux, il coulait des jours heureux et bien remplis. Le « Tout-Bruxelles » et les étrangers de marque tenaient à honneur d'être reçus chez Quetelet. Dans ce charmant orchestre mondain et familial, Madou tenait joyeusement sa partie.

Madou eut cinq enfants : quatre filles et un garçon qui mourut à l'âge de 19 ans; cette disparition prématurée fut la grande épreuve de cette existence par ailleurs favorisée.

Les honneurs qu'il ne recherchait point vinrent avec l'âge; il fut nommé professeur de dessin à l'école militaire, professeur aussi des enfants royaux. Mais ce qui le passionnait par dessus tout, c'était son art : ses crayons, ses pinceaux.

Musées royaux des Beaux-Arts - Bruxelles.



Le sort interrogé.

Musées royaux des Beaux-Arts - Bruxelles.

A 68 ans, il entreprend encore une décoration complète inspirée par les fables de La Fontaine, pour la salle à manger de la maison qu'il s'était fait construire à la Porte de Louvain. Ses amis, Lauters, Artan et Tschaggeny l'ont aidé dans cette tâche. Le Roi le chargea de panneaux décoratifs pour le château de Ciergnon.

Et toujours, Madou œuvrait, avec cette joie de bien faire qui semble ne l'avoir jamais abandonné; on croit deviner le sourire amusé qui errait sur ses lèvres, tandis qu'il campait tel aimable pochard, tel garde-champêtre en goguette, telle mégère emmenant son mari; il les aimait bien, comme il aimait les amateurs de tableaux dont le thème l'inspira plusieurs fois; il se penchait sur les gagnepetit, comme le chiffonnier ou le cordonnier. Il était ému par les enfants et par les animaux familiers, car les uns et les autres prennent une large place dans son œuvre; il les traite aussi avec tendresse et compréhension. A voir ses dessins et ses toiles si bien enlevés, si vigoureux et si fins à la fois, on a l'impression que de les réaliser n'était pas pour lui un labeur, mais qu'il peignait pour le plaisir, comme chante le rossignol, comme le merle siffle, goguenard, mais pas méchant pour deux sous.

Pour le Salon de 1877, Madou avait été désigné comme un des doyens de la corporation, pour recevoir le roi Léopold II. L'émotion fut-elle trop forte pour cet homme de 81 ans ou bien, tout simplement, son heure avait-elle sonné? Madou s'écroula aux pieds du Roi; atteint de congestion, il fut ramené chez lui, en sa maison de la Porte de Louvain, où il s'éteignit trois jours plus tard, entouré de ceux qui l'aimaient et qu'il avait tendrement aimés.

Le Conseil communal aussitôt décida de donner son nom à la place où il avait passé les 13 dernières années de sa vie.

Il est touchant de voir combien, après plus de 80 ans, Madou reste un lien entre ses descendants. Chez lui d'ailleurs, l'homme est aussi attachant que l'artiste; c'est pour cette raison que l'exposition qui a réuni ses œuvres, en l'Hôtel Charlier, du 19 septembre au 18 octobre, comportait aussi de nombreux souvenirs personnels, pieusement gardés par ses petits-enfants et arrière-petits-enfants.

La rétrospective ne s'est pas arrêtée aux pro-

ductions majeures du peintre, mais s'est étendue à tous les aspects de son talent; c'est ainsi que l'on a pu voir d'humbles travaux comme des illustrations de rébus ou de couvertures de chansonnettes, les lithographies des uniformes hollandais et belges, mises en regard des carnets de croquis qui avaient servi à leur élaboration; il y avait toute la gamme des aimables pochards, des scènes galantes, les tableaux d'intérieurs, les petites toiles traitées presque comme des miniatures et aussi les œuvres importantes, telles la Fête au Château, le Tireur de Cartes, le Sort interrogé ou le Trouble-fête; il y avait enfin la Chasse aux rats pleine de mouvement et de vérité, que S.M. le Roi avait bien voulu prêter pour la durée de l'exposition.

Dans la mesure du possible, les esquisses avaient été mises en regard des tableaux achevés, ce qui permit aux amateurs de suivre le travail du maître et son évolution.

Les souvenirs personnels étaient rassemblés dans des vitrines et sur l'estrade : son chevalet, sa boîte

à couleurs, sa robe de chambre, sa chaise de travail, des objets qui lui servirent communément de décor et son violon, car Madou était mélomane et maniait l'archet avec bonheur. Les portraits de Quetelet et de sa femme (peints par Mélanie Madou), ceux de Madou et de sa femme, dus au pinceau de leur gendre Alexandre Robert, voisinaient avec d'autres souvenirs.

Et ainsi, les visiteurs ont pu admirer un de nos plus délicieux maîtres et s'émouvoir au souvenir de l'homme que la réussite n'a jamais gâté, de l'homme qui sut rester, jusqu'au dernier jour accessible à tous. Après tant d'années, il attire l'intérêt et la sympathie, parce qu'il a su rester fidèle à lui-même et cultiver, en toute simplicité, les dons que le ciel lui avait octroyés.

Yvonne du JACQUIER,
archiviste-conservateur
de l'Hôtel Charlier.

38^e Foire internationale de Bruxelles

La 38^e Foire Internationale de Bruxelles aura lieu du 30 avril au 11 mai 1965.

Le succès de cette nouvelle manifestation est déjà assuré : plus de 76 % des superficies qui seront disponibles le printemps prochain dans les Palais du Centenaire, ont été réservées par les exposants belges et étrangers. L'accroissement des demandes est particulièrement sensible dans plusieurs secteurs commerciaux et industriels. Il s'agit principalement de l'industrie du bâtiment, de l'équipement indus-

triel, des installations de chauffage, des appareils électro-ménagers et des denrées alimentaires.

Il est prévu, dès à présent, que la 38^e Foire de Bruxelles sera complétée par une section de machines et de matériel de génie civil qui couvrira l'ensemble de la vaste terrasse à ciel ouvert.

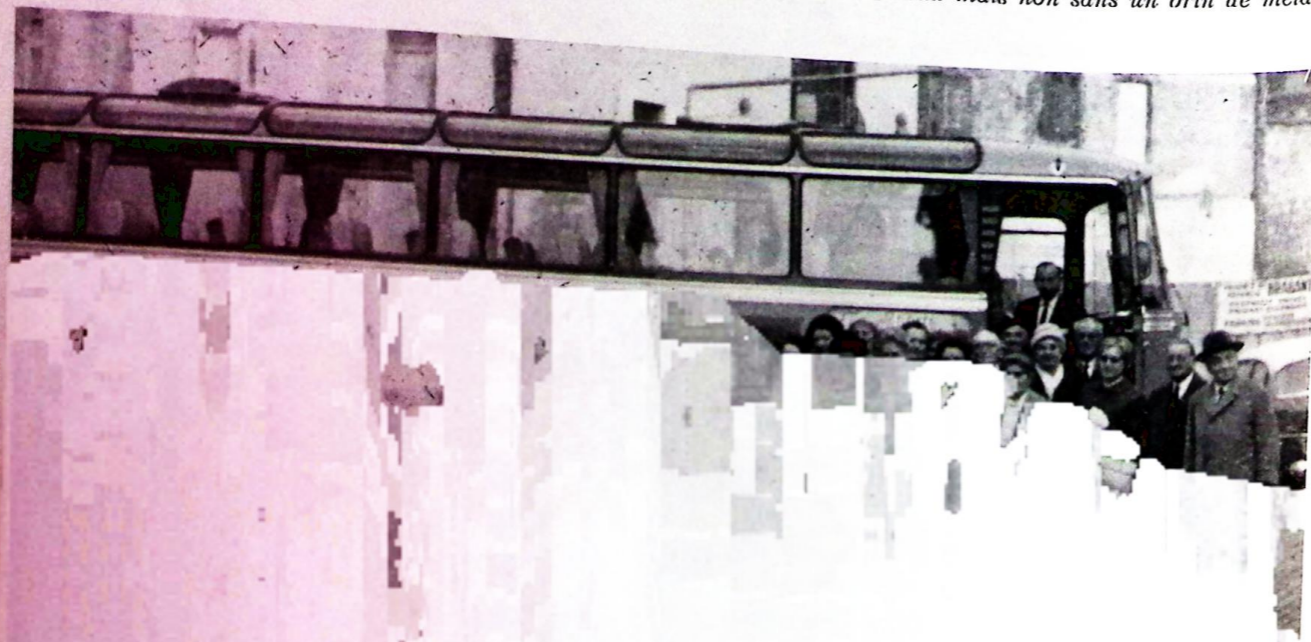
Dans les dix palais couverts, un grand nombre de fabricants belges et étrangers présenteront une gamme riche et variée de produits sélectionnés.

Excursion des fonctionnaires pensionnés du Brabant

L'Association des pensionnés et fonctionnaires de la province de Brabant a mis sur pied, pour ses membres, une journée récréative dont l'organisation fut confiée à la Fédération touristique.

Hal, sa basilique et ses trésors; Ronquières et son plan incliné; Nivelles, son musée archéologique et sa... réception; Villers-la-Ville enfin avec son abbaye et sa collation à l'Hôtel des Dunes, furent les étapes sympathiques de cette journée dans le sud de la province.

En bref, journée faste, marquée d'un caillou blanc, à placer avec un soin jaloux mais non sans un brin de mélancolie déjà, dans le coffret aux souvenirs.



Flânerie rue des Bouchers nez en l'air...

DANS son *Miroir de Bruxelles*, Albert Guislain fait remarquer que « La meilleure façon de connaître une ville à fond, c'est d'y multiplier les promenades, en s'assignant un but précis ».

De passage dans notre capitale, les touristes ne manquent pas d'aller admirer le « riche théâtre » de la Grand-Place. A deux pas de là, dans l'îlot sacré quelques vieilles artères témoignent également de la gloire architecturale, du pittoresque bon-enfant et de l'amour du bien-manger du Bruxelles qui nous est cher. Elles en témoignent avec moins de dignité peut-être, avec moins d'ostentation certainement. Ces artères n'« exposent » pas semblablement leurs façades anciennes et ne proposent, à ceux qui veulent les admirer, aucun recul. Au pittoresque commercial des vendeurs de cartes-vues et de souvenirs, elles substituent un pittoresque quotidien, naturel, sans apprêt. Quant à l'amour du bien-manger, elles l'affichent avec,



... Voici la façade du n° 33 Rue des Bouchers.

dans les titres, moins d'arabesques dorées. Là, Bruxelles est plus « vrai » et non moins intéressant.

Ces artères, nous les connaissons tous sans toutefois leur accorder l'attention qu'elles méritent. Parfois, ce n'est qu'en menant quelque étranger à la découverte de notre ville que nous nous les révélons à nous-mêmes.

Il y a quelques mois — tout au début de l'été 1964 —, notre Commissaire général au Tourisme, Arthur Haulot, escorté de Pierre-Louis Flouquet, d'Edmond Vandercammen et de quelques rimeurs de talent, conduisait le poète mexicain Octavio Paz vers la Rue des Bouchers via la Rue du Marché-aux-Peaux et la Rue d'Une Personne. C'est vers cette même Rue des Bouchers que nous voudrions vous mener aujourd'hui, non pour y faire quelque fin repas (car, en ce lieu, « l'on se trouve, comme l'a dit Albert Guislain, près de ce que Zola aurait appelé le « Ventre de Bruxelles ») mais pour y admirer l'héritage du passé.

Partons, nous aussi, de la Rue du Marché-aux-Peaux. Elle a été percée en 1795 et s'appelait, à l'origine, Rue des Veaux parce que le marché aux veaux (et aux volailles) s'y tenait. Par la suite, le marché aux peaux s'y installa et l'artère fut dénommée Marché-aux-Peaux pour devenir enfin, en 1853, Rue du Marché-aux-Peaux. Rien de très spécial n'est à signaler à l'exception d'une maison, en assez pitoyable état d'ailleurs, de 1717 faisant le coin de l'Impasse de la Tête-de-Bœuf. La brique espagnole a été renforcée par la pierre





La façade du n° 7, Rue des Bouchers, cet étroit musée en plein air...



La maison immatriculée 20 associe le gradin à la volute.

de France. On voit, tout à proximité, le local du « Grenier aux Chansons » où Jane Tony organise — de temps en temps — des expositions et — régulièrement — des soirées poétiques et des séances de cabaret animées par des chansonniers, des fantaisistes et des guitaristes. Il y a aussi, près de là, l'arrière du pittoresque cabaret « L'Enfer » puis la Rue d'Une Personne avec le « Pili-Pili » où, dans une salle située au-dessus du débit de boissons, de jeunes artistes exposent leurs œuvres.

La Rue d'Une Personne, appelée jadis Rue Un-à-Un, est la venelle la plus étroite de la capi-

Le pignon du n° 14 est à volutes avec, en couronnement, un fronton triangulaire.



tales. Il est presque impossible de s'y croiser. Exactement orientée dans la direction Nord-Sud, elle est entièrement ensoleillée à l'heure (vraie) de midi et fait office, ainsi, de cadran solaire. Ajoutons que la Rue d'Une Personne « avait naguère, écrit Louis Quiévreux dans son *Guide de Bruxelles, une réputation de débauche de bas étage* ».

La Rue d'Une Personne débouche dans la Rue des Bouchers entre les immeubles portant les numéros 31 et 33.

La Rue des Bouchers ! Louis Quiévreux en a parlé en ces termes : « Aux méditations attendries des promeneurs assouvis, des pignons et

Les pignons des n° 22 et 24 sont à escaliers.



Au n° 26, une belle enseigne en fer forgé soutient un profil du peintre Van Dyck.

Entrée du n° 34 : avec balcon à colonnes torsées et splendide porte baroque avec imposte (fin XVIIe siècle).



des porches, particulièrement aux n° 9 et 11 offrent leurs lignes adoucies et leurs teintes, jaune-crème, brique crevette et bleu de pierre. Avant de dépasser le coin de la Petite Rue des Bouchers, il nous faut jeter un regard à droite où, au-dessus de deux pignons pointus, surgit, droite comme une épée, la tour de l'Hôtel de Ville... ». D'autres auteurs ont également dit le charme des vieilles maisons mais, davantage encore, ont exalté l'art de la gastronomie que les petits restaurants de l'endroit honorent avec tant de bonheur. Mais, une fois encore, ne parlons pas de cui-



Les Galeries Saint-Hubert, vues de la Rue des Bouchers.

sine et contentons-nous de regarder cet étroit musée en plein air qu'est la Rue des Bouchers.

Voici, premier élément de ce musée, la façade du n° 7 avec son pignon à volutes et fronton en arc-de-cercle, ses ancres en forme de fleurs de lys, son œil-de-bœuf et sa porte en plein cintre, console médiale ou clef supportant une corniche en saillie modérée avec sommiers hissant chacun une sphère de pierre, colonnes latérales et chapiteaux. Il y a ensuite le n° 11 avec pédiment triangulaire et pilastres encastrés. En face, ou presque,

d'appellation originale. L'Impasse de la Fidélité se souvient de son ancienne dénomination : Cul-de-sac des Feuilles. Trois vieux pignons isocèles égratignent le ciel.

D'autres pignons caractéristiques sont ceux des maisons immatriculées 14, 16, 18, 20, 22 et 24. Celui du 14 est à volutes, avec, en couronnement, un fronton triangulaire et, en-dessous de ce dernier, une fenêtre à arc en plein cintre, clé et rouleau de pierre. Celui du 20 est curieux, associant le gradin à la volute. Ceux des n° 22 et 24 sont à escaliers.

De nombreuses autres façades en pignon sont dignes, elles aussi, de retenir notre attention. Voici, par exemple, celles des n° 26 — avec niche et belle enseigne en fer forgé soutenant un profil du peintre Van Dyck —, 34 — avec balcon à colonnes torsées et splendide porte baroque avec imposte, le tout datant de la fin du XVII^e siècle —, 36, — avec trois oculi et pilastres terminés par des bandeaux —, 33, 35 et 37 — avec vieille enseigne et millésime de 1696. On pourrait, grâce à eux, reconstituer toute l'histoire — ou, à tout le moins, un des chapitres les plus attachants — du pignon bruxellois partant de l'oblique romane pour aboutir à l'élégant jambage, ou à la volute, après la transition du redan.

Avant d'atteindre le haut de la Rue des Bouchers, il nous faut franchir les Galeries Saint-Hubert, formées de la Galerie du Roi et de la Galerie de la Reine. Elles ont été inaugurées le 20 juin 1847 et furent les premières, en Europe, à avoir un si grand développement. Conçues par l'architecte Jean-Pierre Cluysenaer, elles furent décorées par Joseph Jacquet et réalisées grâce à l'appui financier du banquier Jean-André de Mot, père d'Emile de Mot qui fut bourgmestre de Bruxelles de 1889 à 1909, promoteur et l'un des fondateurs de la « Société anonyme des Galeries Saint-Hubert et leurs embranchements ». La construction des dites galeries nécessita des expropriations et suscita quelques incidents. Dans son *Guide de Bruxelles* déjà cité, Louis Quiévreux a raconté que l'un des expropriés « nommé Jean Pameel, barbier de son état, avait une échoppe branlante à laquelle il était attaché corps et âme. Il refusa obstinément de déloger. Quand l'autorité, poussée à bout, employa les derniers moyens de coercition, Pameel se coupa héroïquement la gorge... ».

Il y aurait énormément à dire au sujet du « Passage » dont les 213 mètres de long et les 8 mètres de large sont, pourrait-on prétendre, tout pavés d'histoire et d'anecdotes. Abstenons-nous, aujourd'hui, d'interroger les ombres élégantes qui se pressent sous la haute verrière et pénétrons dans le haut de la Rue des Bouchers.

Cette partie haute de la vieille artère offre moins d'intérêt que la partie basse. On n'y découvre que quelques anciens pignons dont plusieurs sont

fortement abîmés. Le plus intéressant est incontestablement celui du n° 67 qui révèle, inscrite entre deux bandeaux en saillie, l'année de sa construction : 1696. Il comporte trois étages, délimités par des bandeaux, de volutes ou d'ailerons et est surmonté d'un pédiment triangulaire.

Presque en face du 67 s'ouvre l'entrée de la « Résidence centrale » qui est centrée — nous citons Louis Quiévreux — sur une « cour intérieure d'un modernisme aromatisé de passé avec une agréable fontaine ». Cette fontaine, qui représente une jeune fille qui souffle l'eau captive



Dans la partie haute de la Rue des Bouchers, le n° 67 révèle l'année de sa construction : 1696.
Photos : Michel Delmelle.

dans ses paumes formant vasque, a été réalisée par le sculpteur Janchelevici et est entourée d'un jardinet fleuri qui ajoute au charme de cette oasis citadine soustraite au vacarme et à la cohue. Le complexe résidentiel a été inauguré en 1947 et, comme les Galeries Saint-Hubert, a été à l'origine de quelques disparitions. Ses architectes, toutefois, se sont efforcés de ne pas altérer l'attachante physionomie d'un vieux quartier où bat le cœur toujours jeune d'une ville où, comme Rue des Bouchers, comme en quelques autres endroits, « la qualité de la lumière, montante ou descendante, la diversité des façades, ainsi que le disait Léon Daudet, procurent à l'œil, et par lui, à l'esprit un véritable enchantement ».

Joseph DELMELLE.

DIEST : « Ville Orange » mais aussi « Ville Bourbon »

NUL n'ignore que la petite ville brabançonne de Diest est l'une des quatre « VILLES D'ORANGE ». Certains savent également que S.M. la Reine Juliana porte le titre héréditaire de « DAME DE DIEST » et qu'un de ses illustres ancêtres y est enterré.

En effet, à Diest repose dans un « Caveau Royal » le Prince Philippe Guillaume, fils du Taciturne. Ce Prince était connu comme le seul prince catholique de sa Maison à partir du XVII^e siècle...

Beaucoup moins nombreux sont ceux qui savent que, par un jeu du hasard, le nom de Bourbon figure aussi à plusieurs reprises dans l'histoire de cette ville.

En 1456, le Prince-Evêque de Liège, Louis de Bourbon, y crée le Chapitre de l'Eglise Saint-Sulpice. Quelques années plus tard il confirme la consécration des nouveaux autels de ce sanctuaire. La charte confirmative qui repose dans le « trésor » de la Collégiale est un fort beau document qui possède encore son sceau intact.

Ouvrons ici une parenthèse. Avant de recevoir les Ordres en 1466, Louis de Bourbon avait eu, de son alliance avec la Princesse Catherine de Gueldre, trois fils. L'aîné, Pierre, fut l'auteur de la branche de Bourbon-Busset dont descend la Princesse Xavier de Bourbon et par conséquent le Prince Hugues de Bourbon-Parme.

En 1575, le nom de Bourbon apparaît une deuxième fois à Diest. En effet, Guillaume d'Orange, Sire de Diest, épousa en troisième nocces Charlotte

de Bourbon (1546-1582) de la branche des Bourbon-Montpensier. Nous ignorons si cette Dame est jamais passée par Diest, mais elle vécut surtout à Bruxelles, à Bréda et enfin à Anvers, où elle fut inhumée.

Le Prince Philippe-Guillaume d'Orange, qui, comme nous l'avons dit plus haut, était resté catholique par suite de certains faits politiques, avait épousé en 1606 Eléonore, Princesse de la Maison de Bourbon-Condé. Le couple vécut presque toujours sous notre ciel brabançon. Il résida souvent à Diest et dans les archives on retrouve de nombreux souvenirs de cette Dame de Diest.

Dans un des salons de l'Hôtel de ville de Diest, on peut voir, encadré dans le trumeau de la cheminée, un portrait, peint par un maître inconnu, représentant Philippe V, petit-fils de Louis XIV et premier Roi d'Espagne de la Maison de Bourbon. Philippe était l'ancêtre à la fois des branches d'Espagne, de Parme et de Naples. On ignore comment ce portrait parvint à cet emplacement à Diest. Peut-être, les Magistrats de la bonne ville éprouvèrent-ils une sympathie particulière pour leur jeune Roi dont le portrait fut maintenu en place malgré les changements de dynasties et de régimes.

Ces quelques lignes n'épuisent pas le chapitre des souvenirs laissés par la Maison de Bourbon dans l'une des quatre villes d'Orange.

E. OP DE BEECK,
Membre de la Société
d'Emulation du Bourbonnais.



Le prince
Philippe-Guillaume
d'Orange.

Son épouse : Eléonore,
princesse de la Maison
de Bourbon-Condé.





Printemps à Grimbergen.

(Photo Acta.)

La séduction de GRIMBERGEN

lière. L'automne est, en effet, propice aux flâneries le long des sentes odorantes et sous la sylve aux mille couleurs. On y rencontre même un donjon plein de mystère dans un site romantique à souhait.

C'est tout ce qui subsiste de l'antique et important château des sires de Grimbergen qui, au Moyen Age, disputèrent la suprématie aux ducs de Brabant. Plusieurs fois reconstruit au cours des temps, il nous était parvenu assez bien conservé lorsque les Allemands le firent sauter inutilement au moment de leur déroute en 1944.

L'histoire de Grimbergen est passionnante et elle mérite l'attention de tous ceux qui aiment le passé. Il y a lieu de noter que les échevins allaient à chef de sens à Uccle. Les mariages amenèrent l'importante seigneurie de Grimbergen aux mains d'illustres Maisons qui comblèrent l'abbaye norbertine de leurs bienfaits. Je pense surtout aux princes de Berghes, aux de Merode et aux Nassau qui furent sires du lieu de 1416 à 1757. Ceci permet à la reine Juliana de porter le titre de princesse de Grimbergen. Ce principat, fort ancien, fut confirmé en 1686.

L'ancien parc princier est bordé au septentrion par une magnifique allée, voie triomphale menant au moutier prospère où travaillent et prient les moines blancs. Souvent Maurice des Ombiaux, au temps où il perdait des heures précieuses dans le bureau local de l'Enregistrement, flâna sous cette voûte de verdure. Il s'arrêtait parfois au vieux cabaret installé au coin de cette placette irrégulière bordée de maisons à pignons et sur laquelle s'ouvre l'importante église placée sous le patronage de Saint-Servais.

Un donjon plein de mystère dans un site romantique à souhait.

Ce qui subsiste de l'antique château de Grimbergen, c'est-à-dire deux tours et le mur les reliant, a été classé en raison de sa valeur historique.

(Photo : M. Hombroeck.)

Beau spécimen d'architecture baroque norbertine, elle est malheureusement dépourvue de façade. Léopold II en promenade de ce côté le regretta amèrement. Il promit aux moines d'achever l'édifice et de le relier par une avenue à son manoir proche de Bouchout. Dieu ne lui permit pas de réaliser ses desseins. Au point de vue architectural, Grimbergen prend place à côté d'Averbode (1672) et de Ninove qui, commencée en 1635, ne vit son achèvement qu'en 1844 !

Les nombreux chefs-d'œuvre sculpturaux et picturaux dont s'enrichit l'abbatiale ont été minutieusement décrits par Louis Wilmet qui vécut longtemps ici. Son livre abondamment illustré reproduit aussi les monuments disparus et notamment les huit châteaux dispersés aux quatre coins de la localité. Seul subsiste le château de Vorsch, jolie construction du dernier siècle sertie dans des jardins français disposés en terrasses.

Peintre, Louis Wilmet ne cache pas son admiration pour la grande sacristie de l'abbatiale « impossible de rêver un ensemble artistique harmonisant plus de variété avec plus d'unité ». A propos du plafond où l'on assiste à la glorification de Saint-Norbert il écrit : « L'inspiration est d'une belle envolée, elle est réalisée dans un coloris frais et chatoyant; la pourpre des manteaux rutilé sur la fine grisaille des nuages et la profondeur claire du ciel bleu ». Quant à nous, nous préférons nous arrêter sous la coupole sommant la croisée. Au fond du chœur réservé aux chanoines trône le maître-autel, en marbre (1701), le monument funéraire de Philippe, prince de Berghes et le tombeau des abbés. A l'avant-plan, les stalles baroques, trop fouillées peut-être. A gauche et à droite, de beaux autels dus à C. Verbruggen. Derrière nous, les splendides confessionnaux et la chaire à prêcher, chefs-d'œuvre du même sculpteur et, au fond, le jubé. L'église Saint-Servais possède bien d'autres richesses et mérite une visite détaillée et attentive.

Tous les chemins conduisent à... l'imposante abbatiale.



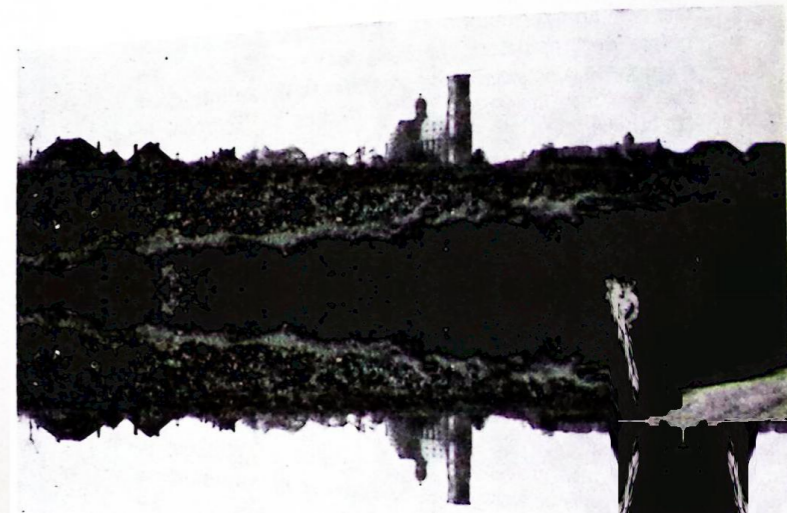
Le monument funéraire de Philippe, prince de Berghes.

Souvent Paul Fierens y amena ses amis venus le visiter dans sa retraite campagnarde. Eminent critique d'art sans doute il fut aussi poète, participa entre autres à la fondation du « Disque vert » et publia en 1922 une plaquette consacrée à Grimbergen :

« ton abord est noble, sans tristesse
comme un grave sourire aux lèvres d'un prélat ».

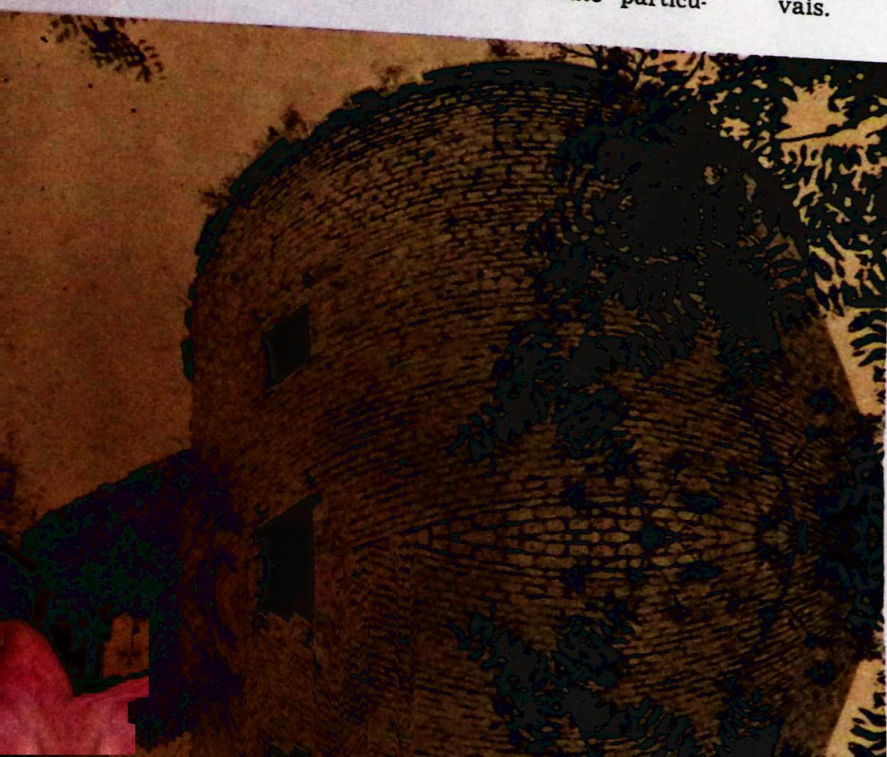
Le prélat ouvre son abbaye aux curieux qui désirent se familiariser avec la vie monastique ou qui désirent admirer les beaux livres de la bibliothèque et les collections artistiques. Le moutier, très riche autrefois possédait d'importants biens fonciers, de nombreuses fermes et plusieurs moulins. Le 'S Gravenmolen, ancien moulin seigneurial, faisait toutefois exception ainsi que l'indique d'ailleurs son nom. Ses abords pittoresques et l'ancienneté de ses constructions percées de baies à meneaux de pierre ont, depuis de nombreux lustres, séduit les paysagistes.

Le ruisseau bordé de saules qui l'alimente, folâtre ensuite au milieu de grasses prairies, enjambe la



LESSES de leurs longues randonnées le long des routes espagnoles ou yougoslaves nos amis touristes aspirent à plus de quiétude, à plus de sérénité. Et c'est tout naturellement qu'ils tournent leurs regards vers nos paisibles campagnes brabançonnes qui recèlent encore tant de sites bucoliques trop peu appréciés et tant de témoignages précieux d'un riche passé.

Des dizaines de vieux villages cossus et de villettes charmantes du « plus riche duché de la chrétienté » nous convient et si nous avons mis le cap aujourd'hui sur Grimbergen c'est que le vieux bourg offre en ce moment une séduction toute particu-





Le Tommenmolen restera-t-il abandonné ?

route provinciale Alost-Louvain et s'attarde sur la roue moussue du L'ermolen, monastique depuis 1341, restauré en 1522. La toiture de cette pimpante construction rectangulaire aux contrevents verts repose toujours sur ses anciens corbeaux sculptés.

Un pont rustique sépare le moulin de la ferme de Charles-Roy, autre ancien bien abbatial qu'enserrent encore de dormantes eaux. Une porte millésimée 1741 permet d'accéder à la cour intérieure bordée du corps de logis rectangulaire éclairé par des fenêtres en pierre blanche, couronné de pignons en escaliers et des bâtiments en briques à usage agricole. Un restaurant accueillant s'est installé dans ce cadre ancien. Une musique aérienne nous parvient. On se prend même à fredonner des refrains oubliés qui bercèrent les jours bénis de notre enfance. Parfois les sonorités argentines s'accroissent et se bousculent en un tourbillon que le maître de cloches a grand-peine à maltriser. Il dispose depuis peu d'un nouvel instrument de grande qualité. Son inauguration fut l'occasion d'un festival de carillon groupant des artistes belges, français, hollandais et d'autres pays amis.

Notre rivièrette et le chemin tortueux ombragé qui le côtoie s'enfoncent ensuite dans la campagne en direction de Lint. A un détour du chemin se dresse le Tommenmolen toujours pourvu de sa machinerie mais abandonné aux intempéries depuis la mort récente du vieux meunier. Une halte s'impose au château-ferme de Poddeghem parfaitement restauré par son nouveau propriétaire. On remarque surtout, à droite, l'antique donjon en pierres blanches aux fenêtres rectangulaires, bâti au XIV^e siècle par les d'Heetveld, une famille de magistrats bruxellois dont l'un des membres périt sur le bûcher à Vilvorde, le 10 janvier 1484. Dans le lointain, on embrasse d'un regard la masse caractéristique de l'église abbatiale.

Le dernier des châteaux de la localité : celui de Vorsch.

Le domaine de Poddeghem avoisine la plaine de Lint où évoluent les avions de tourisme qui attirent de nombreux curieux.

Le chemin se déroule ensuite vers le hameau de Pont-Brûlé qui s'est développé sur les bords du canal maritime de Bruxelles à Willebroeck. Son nom il le tire du pont en bois qui brûla lors d'un engagement militaire au XVI^e siècle. Sa modeste église paroissiale jouxte un cimetière militaire belge car on se battit avec ténacité pour la possession du pont mobile en août 1914. Un monument rappelle le sacrifice du caporal caroloringien Trésignies le 26 août 1914. Chaque année les organisations patriotiques régionales y organisent une émouvante manifestation du souvenir. Cinquante ans ont passé, déjà ! Furieux de la résistance de l'armée belge les soudards se vengèrent sur la population et firent subir le martyre au curé de Pont-Brûlé, un saint homme qui appartenait à la communauté prémontrée.

Une large sente vagabonde entre les labours et les herbages et nous ramène au cœur de ce joli village qu'un auteur du XVI^e siècle reconnaissait déjà comme l'un des plus riches, l'un des plus anciens et l'un des plus célèbres des Pays-Bas.

Emile POUMON.



Antoine de Vinck

ou

«L'Homme et le Pot»

- PRIMAUTE DE LA QUALITE
- ATTRAIT VISUEL
- BEAUTE FONCTIONNELLE

S'IL fallait écrire une histoire ou une fable sur le thème de « L'Homme et le Pot », Antoine de Vinck en serait le personnage-clé ... car il est, sans que personne parmi ses confrères ès-céramique ne songe à mettre en doute cette qualité, le maître potier par excellence.

L'homme et le pot... Ecoutons cet-homme-ci parler du pot tel qu'il le rêve et tel qu'il le conçoit :

Le pot est d'abord terre, terre rude, mais toute en puissance, qui entre les mains s'étire, se creuse, se gonfle, mûrissant en quelques instants de vie sa rondeur de fruit. Le grand feu lui donne sa densité géologique, unissant en profondeur la rudesse de la terre et la préciosité de l'émail. Le pot peut se refermer sur lui-même et devenir sculpture, rocher. Le pot peut se creuser en vase, s'ouvrir en coupe, offrir...

Ou encore :

L'ARTISAN, pour faire œuvre utile, doit connaître la matière, non par l'esprit, mais par ses mains. Pour devenir complices de l'argile, du fer ou du bois, il leur faut une accoutumance, un long apprivoisement. Le bois, le fer ou l'argile ne livrent leurs richesses que si les mains apprennent à en respecter la vie secrète, que si les mains se font assez souples et modestes pour suivre la veine du bois, donner au fer sa juste chaleur, et faire de leurs doigts dix amis de l'argile. Plus humble la matière, plus chaude est la réponse à cette emprise amicale. Le potier demande au fer ses couleurs changeantes, au bois sa flamme et ses cendres, à l'argile ses formes protégées. Son alchimie est simple, et simple sa récompense : faire œuvre utile.

Le combat pour la beauté utilitaire

Chacune des déclarations de cet homme concernant la poterie est une déclaration d'amour : un amour intransigeant vis-à-vis de la matière, un amour sans complaisance vis-à-vis de la forme, mais un amour total, épanoui... et communicatif.

Cet amour, le voici étalé au grand jour dans cette exposition qu'Antoine de Vinck a présentée, du 26 septembre au 15 octobre dernier, à la galerie « Les Métiers », 15, rue Berckmans à Ixelles. Il faut dire qu'ici, de Vinck est un peu chez lui, pour ne pas dire beaucoup, si bien qu'il est impossible de parler de lui sans parler de cette boutique et de cette galerie tant l'un et les autres sont liés par l'esprit et par une certaine conception du travail artisanal et de sa diffusion.

L'initiative de cette boutique « Les Métiers » revient à Yvette Contempré, l'excellente créatrice de



bannières. Mais Antoine de Vinck a aidé cette jeune artiste, intransigeante comme lui sur le plan de la qualité de l'objet, d'abord pour l'aménagement du magasin, ensuite pour le choix des pièces à réunir en vue de la vente. Ils avaient préalablement rassemblés la plupart des artisans sélectionnés par leur soin pour leur demander leur collaboration et leur accord de principe. Parmi ces artisans, nous retrouvons bien des noms qui nous sont familiers, à l'Office provincial des Métiers d'Art du Brabant, et dont les pièces sont régulièrement exposées à notre salle de la rue Saint-Jean et dans nos expositions aux quatre points de la province : Jeanine Coppens, Marie-Thérèse Courtois, Simon du Chastel, Anne Garnier, Jacqueline Kamps, etc.

Le propos des « Métiers » est donc d'organiser la vente d'objets d'artisanat de grande qualité, belge autant que possible.

NOUS désirons mettre l'accent sur le caractère utilitaire, la beauté des matériaux et la simplicité des formes, et garder un esprit à tous les objets présentés, explique Antoine de Vinck. Donner la plus grande diffusion possible aux œuvres des artisans qui n'ont pas la possibilité de s'occuper de la vente de leur production, et donner aux artisans des directives quant aux objets qu'il serait souhaitable de créer.

Cette sympathique entreprise se charge également de la vente en gros et permet aux détaillants de la province et de l'étranger de se procurer facilement un choix d'objets très sélectionnés. On y suscite également une prospection active dans les villes de province, où les magasins de qualité se multiplient, surtout dans la partie nord du pays, car les propriétaires de ces magasins n'ont souvent pas la possibilité de rechercher et de visiter directement les artisans. « Les Métiers » sont ouverts à tous ceux qui peuvent y apporter des objets de qualité, en accord avec l'esprit du magasin. Ce n'est donc pas un groupe fermé : une vingtaine au départ, ils sont près de trente associés aujourd'hui.

Un paysage intérieur

La dernière initiative d'Yvette Contempré et d'Antoine de Vinck est l'ouverture, à l'étage, d'une galerie pourvue d'un matériel d'exposition pouvant s'adapter à tous les genres d'objets à présenter dans les conditions les plus favorables. C'est de Vinck personnellement qui a aménagé ces salles du premier, ainsi qu'il l'avait fait pour le magasin lui-même il y a quelques mois.

Le bois naturel domine, comme dans la grande maison-atelier qu'occupe le maître potier à la Drève des Mèlèzes à Crainhem. Tous ces rayonnages amovibles, sur des murs clairs, tapissés ou couverts de tissage de lin, mettent en réelle valeur les pièces de céramique. Il y a aussi des vitrines, ainsi qu'une décoration naturelle : roseaux, racines, ombellifères séchées — « architecture de branches et de fleurs, de lignes et de couleurs », comme dit de Vinck, qui résume ainsi sa pensée :

D Chaque rencontre de contours et de couleurs, de formes et de matières, naissent un espace et un temps nouveaux; architecture du cœur pour animer une architecture de raison. A chacun de recréer pour lui-même son paysage intérieur, sa vision du moment.

Son paysage intérieur, Antoine de Vinck l'avait recréé ici, dans cette présentation personnelle, avec ses grès de pleine flamme, cuits jusqu'à la vitrification. Il considère qu'il n'est pas nécessaire de décorer des pots en grès, la matière de l'émail étant suffisamment riche et belle. « La pièce peut acquiescer par là même une profondeur, comme une pierre précieuse », estime-t-il. Et, dans son esprit de « céramiste utilitaire », chacune de ses pierres précieuses doit répondre à un « besoin social ».

Tout en sculptant lui-même par le truchement de la céramique, comme ces poules qu'il montrait aux « Métiers » ou en composant des panneaux décoratifs, il s'insurge contre les formes libres qui ne sont pas justifiées, selon lui, en poterie.

*L*a céramique utilitaire est une discipline qui nous force à penser chaque partie du pot de façon rationnelle et non à faire des formes libres.

Les sens de la vue et du toucher

Dans ce domaine de l'utilitaire, on sait qu'Antoine de Vinck a obtenu, en 1957, pour un service à liqueur, le très envié « Signe d'Or », la plus haute distinction décernée par le Benelux pour la création de modèles d'industrie. A cette exposition, des « Métiers », il présentait notamment le prototype d'un nouveau service à dîner, qu'il éditera lui-même selon son habitude, lorsqu'il en aura perfectionné les formes. Le prix sera identique à celui d'un service standard, avec cette (grande) différence qu'ici, on achètera un travail fait main. Chaque pièce du service pourra être acquise séparément. Il exposait également deux services à jus de fruits, tout à fait au point ceux-là et qui font partie de sa production courante.

Antoine de Vinck n'en continue pas moins à créer des pots en tous genres, des plats, des pieds de lampes, des luminaires en forme de poires, des théières, des tasses, des gobelets, des assiettes et des plats de tables, tout cela appartenant également à sa production normale. On a pu voir également des lampes de jardins; des vasques allongées et étroites, mais toutes en hauteur; des nids de céramique hexagonaux, avec un petit perchoir de bois sous l'entrée ronde, tels qu'on en suspend aux arbres pour servir

de refuge aux oiseaux; des glaces rondes, ressemblant à des tambourins que l'on aurait peints en céramique; des chenêts...

Et puis, il y avait cet immense plat à fruits, gris brunâtre avec une tache noire rappelant un triangle; dressé comme il l'était contre un mur, ce plat était aussi impressionnant qu'une photographie lunaire! Tourneur infatigable et virtuose, Antoine de Vinck fabrique lui-même ses émaux. Aucun ton vif n'apparaît dans ces poteries austères certes, mais jamais ennuyeuses. Une austérité forçant le respect et imposant l'admiration tant elle dégage de beauté formelle qui excite les sens de la vue et du toucher. C'est cela même : on ne peut rester longtemps à distance à cause de ce respect et cette admiration, on a envie de toucher, de palper et, de ces pièces-là, les mains se détachent difficilement. La vue aussi...

Un univers dépourvu d'égoïsme

La nouvelle exposition personnelle d'Antoine de Vinck apparaît ainsi comme un bilan très brillant de l'activité, parfois forcenée, d'un artiste rigoureux pour son art comme pour lui-même. Elle est tout autant la projection de l'apport considérable de cet homme à la primauté de la qualité et d'une certaine philosophie artisanale.

Le fait qu'il ait patronné un « pacte » comme celui qu'il a conclu avec Jean Pol Edmonds-Alt, Lucien Kroll, Emile Souply et Luc Van Malderen, le « Groupe Design », et qu'il parraine une entreprise courageuse comme celle d'Yvette Contempré avec « Les Métiers » montre assez que cet univers d'Antoine de Vinck ne se borne pas à lui-même : s'il est vrai qu'il commence à lui-même, il est tout aussi exact que le combat que l'artiste livre contre le mauvais goût et la pièce hideuse s'étend à toutes les formes de l'artisanat avec un souci primordial de haute qualité de la fabrication, d'attrait visuel et de beauté fonctionnelle.

Cet esprit général préside au choix des objets mis en vente aux « Métiers », par exemple, au crible d'Antoine de Vinck. La gamme de ces objets ainsi offerts à la curiosité couvre tout l'équipement de la table en services, verres et couverts, nappages et compléments utilitaires, accessoires de la salle de séjour, vases, luminaires, objets décoratifs, panneaux muraux, revêtement de sol, textiles (couture et ameublement) tissés et décorés à la main, y compris les robes et les foulards, les bijoux et les jouets. Quant à la galerie proprement dite, si elle a déjà abrité deux expositions collectives depuis sa récente ouverture, elle amorçait avec l'exposition individuelle d'Antoine de Vinck un cycle établi de trois semaines en trois semaines.

Ce cycle, il était normal qu'il soit ouvert par l'inspiration de ces lieux voués à l'artisanat : sa présence apparaît comme une garantie, un « label » moral. Sa philosophie prend ainsi la forme d'une profession de foi de tous les artisans participant activement au magasin et qui disposeront tour à tour de la galerie pour des expositions individuelles ou des expositions de groupe sur des thèmes particuliers.

Robert GOFFAUX.

LES TAPISSERIES DE BRUXELLES

PARLER de l'art de la tapisserie en Belgique, c'était évoquer les « Bruxelles » ou les « Flandres » des XV^e, XVI^e et XV^e siècles.

Sous le sigle des « Tapisseries de Bruxelles » l'illustre firme bruxelloise Chadoir nous présente dans la salle de l'Office des Métiers d'Art, 6, rue St-Jean, le véritable et gigantesque renouveau d'un métier d'art qui avait quelque peu perdu du souffle aux XVIII^e et XIX^e siècles.

On y retrouve l'effort entrepris par cette importante manufacture, la seule de son espèce dans tout le Brabant.

C'est depuis 1910 que la famille Chadoir œuvre à cet égard dans notre province et a groupé dans son atelier des artistes aussi éminents que Roger Somville, Liliane Badin, José Crunelle, Anne-Marie Deglain, Remi Smits, Netty de Montalembert, Marcelle Truyens, Lucien Meert, Robert Degenève, Frederick Aarjen, Malou Simoens, André Toussaint, Françoise Mirovan.

Prenant la parole au cours du vernissage d'ouverture, le maître cartonnier bien connu, Jean Van Noten, a évoqué en termes lyriques et chaleureux la vie de la manufacture, de ses propriétaires et de ses artistes. Il a souligné combien, en cette équipe, se côtoient fraternellement abstraits et figuratifs unis par l'amour du beau.

Tous sont accueillis avec la même compréhension, le même sens du mur, inscrivant dans la rénovation internationale de la tapisserie une stabilité, un langage robuste qui est belge.

Il a aussi et surtout rendu hommage aux ouvriers et aux ouvrières liciers : les bleus profonds, les rouges-sang, les ors claironnent la joie d'un travail d'amour et de divine patience, et les noirs de Chine, les verts-acide et les tons rares nous disent le courage qu'il faut pour être maître-licier, pour traduire ou pour copier les mille « inventions » des artistes qui s'appelaient, hier, van Orley, et qui, demain, signeront de noms encore inconnus les tentures de l'âge électronique.

C'est un bouquet admirable qui nous est offert et nous éclaire sur l'incroyable variété des sujets autant que sur leur originalité et leurs qualités foncièrement artistiques, où les coloris souvent chauds s'allument sous l'effet de cette matière généreuse qu'est la laine.

Que sobre et curieux est le « Poseur d'antennes » de Liliane Badin dont nous connaissons la personnalité, la création hors série et ce don de peindre « pour la tapisserie », tandis que sa « Clé des Songes » est d'une douceur vespérale.

On sentira vibrer les jaunes du soleil implacable et le rouge sang des arènes de « Ardente Espagne » par José Crunelle.

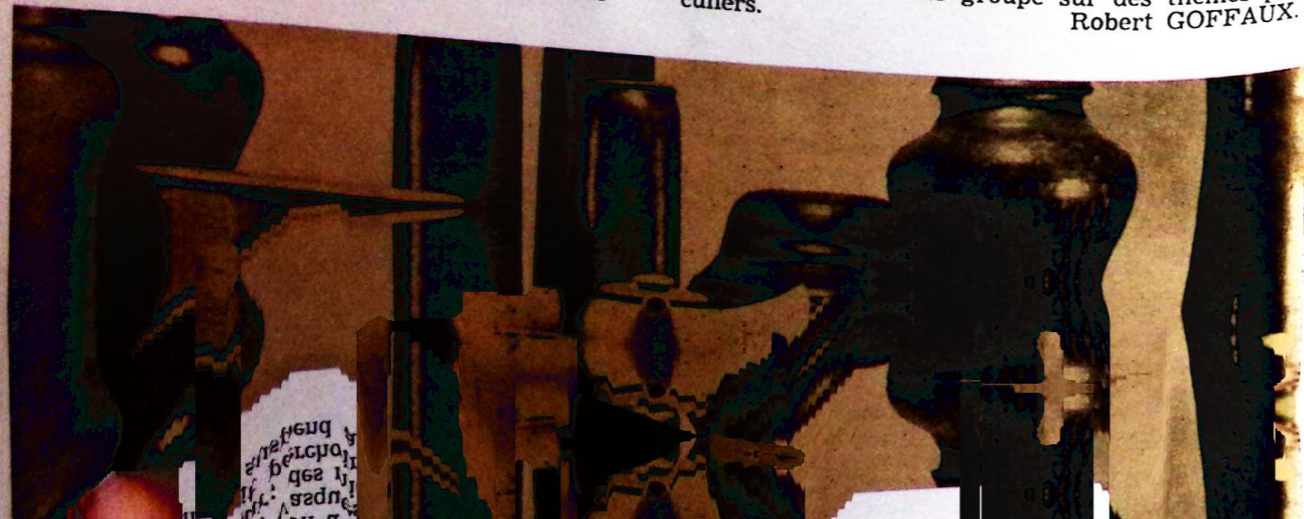
Voici Jean van Noten, l'artiste polyvalent à la technique éprouvée. Son « Royaume de l'Hippocampe », avec cette petite émeraude en forme de point d'interrogation voguant paisiblement dans un océan fait de taches mouvantes n'est pas seulement une œuvre sur le plan pictural mais également sur celui de la tapisserie. Le licier a vraiment réussi là un tour de force pour marquer par de petites touches la fluidité de l'eau. Les bleus, les rouges, les ors chantent autour de nous.

Nous voici, réceptifs, plongés au cœur de ce royaume envoûtant, fantastique, lancinant ou tendre, issu d'une gerbe tressée de gestes lents.

Echappées vers le ciel constellé de points, petits, moyens ou grands, créés par le cartonnier et le licier de tapisserie.

De très nombreuses personnalités assistaient à la première de cette exposition qui fera date dans le calendrier artistique de la saison. On pouvait remarquer notamment MM. Maurice Malherbe, député permanent, président de l'Office des Métiers d'art du Brabant; Jules Hanse, président du Conseil provincial; les députés permanents Van Bever et Rowie; Lucien Cooremans, bourgmestre de Bruxelles; Gustave Kestel, greffier provincial; Mlle Van den Heuvel, échevin de Bruxelles; MM. Dieu et Loncin, directeurs aux ministères des Classes Moyennes et des Affaires économiques, Maurice Duwaerts, secrétaire de l'Office des Métiers d'art, etc., etc.

M. de V.



La restauration de la Tour Noire

est
en cours

DANS le désir si souvent exprimé par le collège des bourgmestre et échevins, de voir protéger le centre de Bruxelles, même au-delà de l'« îlot sacré », la ville fait restaurer actuellement la vieille « Tour Noire », place Sainte-Catherine.

Cette tour fait partie de la première enceinte, construite dès 1040 sur l'ordre d'un comte de la Maison de Louvain, Lambert II, dit Baldéric, en pierres massives extraites des carrières de Groenendael, enceinte dont aujourd'hui encore on retrouve des traces pour ainsi dire indestructibles.

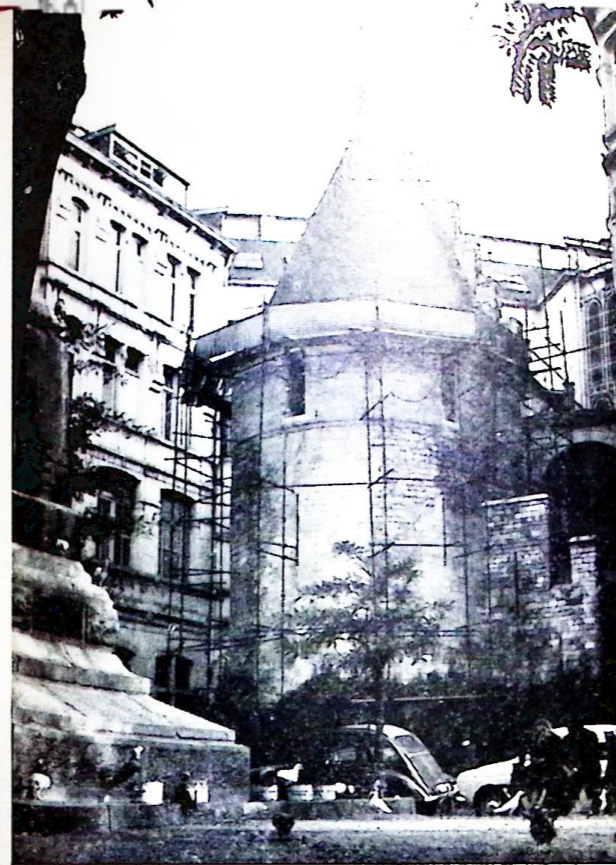
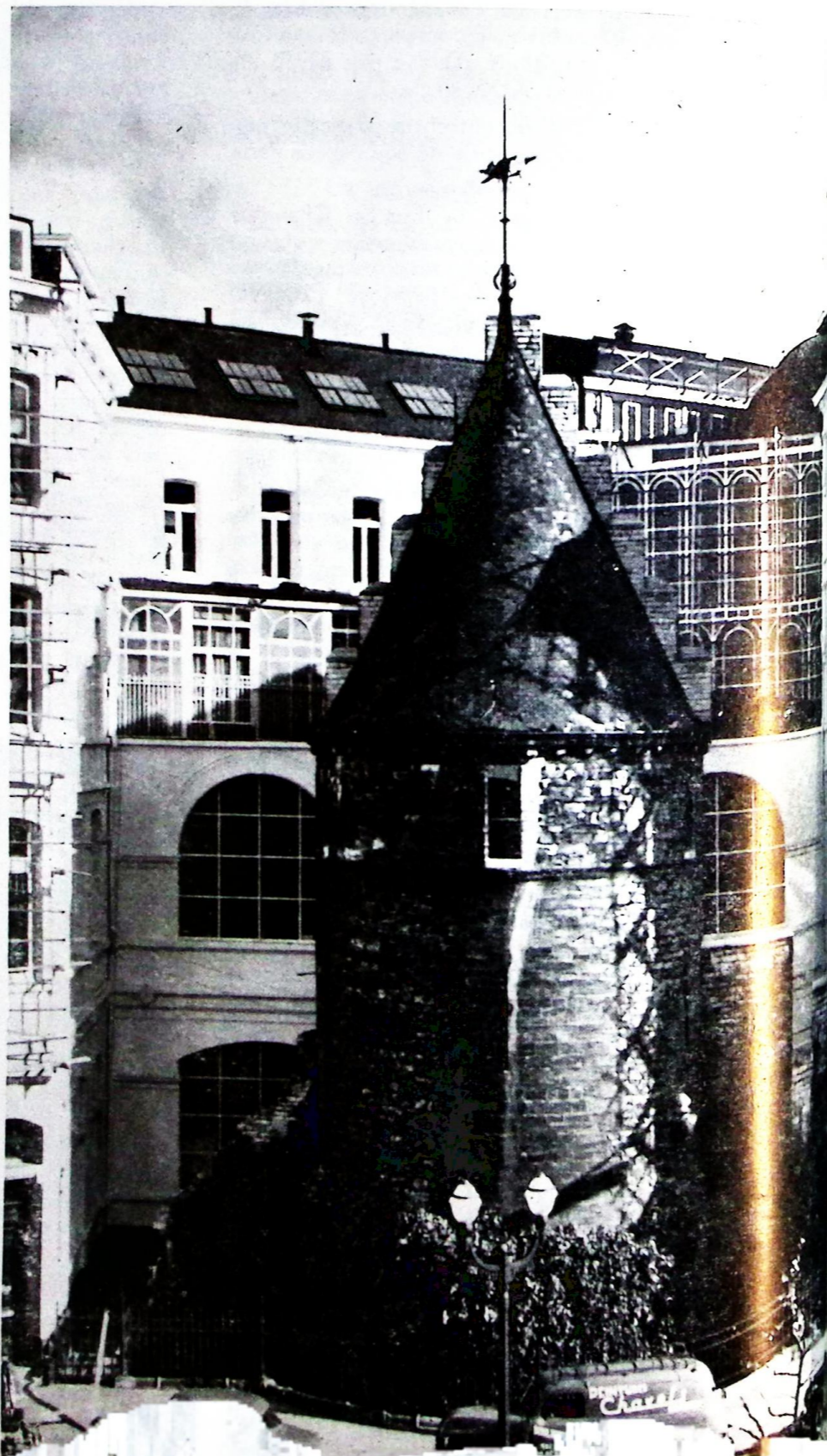
« L'exécution de cette construction, dont le développement total dépasse 4.000 mètres, dura, selon toutes probabilités, un siècle, peut-être. Elle comportait de larges fossés, un mur de grosses pierres d'une espèce de silex jointes par un ciment d'une dureté extraordinaire, sept portes et une cinquantaine de tours, dont chacune était défendue par un bâtiment massif, crénelé, percé d'une porte et de petites ouvertures », signale Léon Van Neck dans son « Vieux Bruxelles Illustré ».

« Lorsque la démolition du quartier de la rue de la Vierge Noire, projetée depuis plusieurs années, fut mise à exécution au mois d'octobre 1887, la pioche des démolisseurs ne tarda pas à remettre au jour une tour en pierres, enclavée dans un pâté de maisons dont la façade regardait la place de la Grue, tour dont le public ne pouvait soupçonner l'existence.

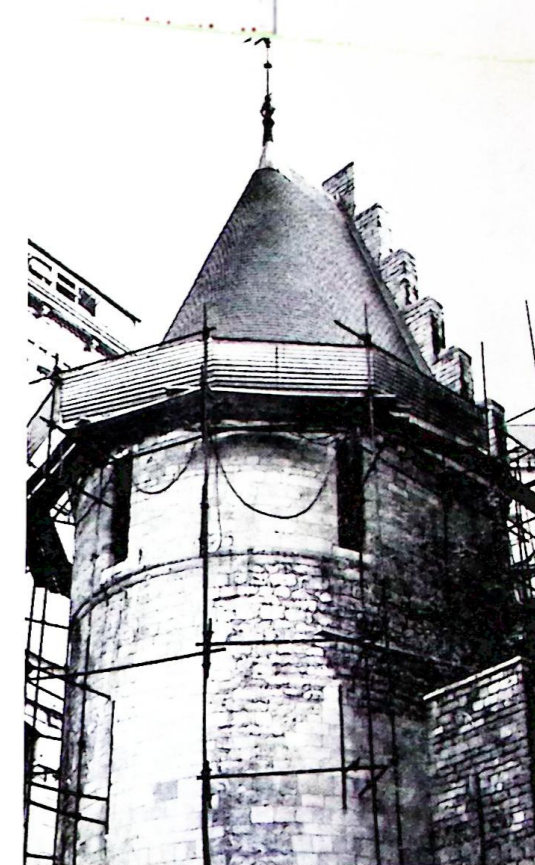
On venait de dégager ainsi un reste fort important, appartenant

La Tour avant les travaux de restauration.

On remarquera que l'état du toit conique réclamait des soins urgents.



Voici la tour dans un cadre bien sympathique, à deux pas des artères à circulation intense.



Il est procédé au renouvellement du toit adossé à un pignon à gradins.

Photos : M. Hombroeck.

nant incontestablement à la première enceinte de Bruxelles.

La Société d'Archéologie alla visiter les restes de la tour, et malgré le plâtras qui recouvrait encore les maçonneries, on put se convaincre de la valeur des précieux restes de nos premières murailles.

La tour que l'on venait de mettre au jour n'était pas complètement inconnue comme on semblait l'avoir supposé; car si la façade qu'on y avait accolée et si les maisons qu'on y avait adossées de part et d'autre, la dérobaient à la vue du côté de la place de la Grue, il n'en était pas de même du côté de la cour intérieure.

Les habitués de l'estaminet *In den Toren* (A la Tour), enseigne bien visible, ne pouvaient douter d'ailleurs que leur établissement ne fut un reste des vieilles fortifications sans que toutefois ils pussent avoir songé à l'époque de sa construction.

Ce n'était pas la Tour Noire non plus, ni même une dépendance de la Porte Noire (ancienne Porte de Laeken), mais une simple tour de l'enceinte, bâtie, croyons-nous, vers le milieu du XII^e siècle et non au XIII^e ni au XIV^e siècle. La tour était, du reste, parfaitement connue des archéologues, car elle est indiquée sur tous les plans de Bruxelles depuis le XVI^e siècle; plusieurs de ces plans figurent au Musée communal.

La Société d'Archéologie de Bruxelles, la Société centrale d'Architecture et le Comité de Bruxelles-Attractions s'adressèrent immédiatement à l'administration communale pour demander la conservation de ce fragment d'architecture militaire et M. le bourgmestre Buls prit vigoureusement en mains la défense de notre cause.

Le projet de restauration fut discuté dans la séance du Conseil communal du 7 février 1888.

Après une vive discussion dans laquelle les opposants ne purent appuyer leurs assertions que sur l'opportunité de la dépense, la question de la conservation de la Tour Noire, mise aux voix, fut résolue affirmativement par 16 voix contre 10 et un crédit de 40.000 F fut accordé pour la restauration. (« La première Enceinte de Bruxelles » par Paul Combaz et Armand de Behault, 1888).

La Tour Noire est un exemple typique de tour d'enceinte murale de l'époque.

Elle est entourée d'un fragment de fossé, jadis beaucoup plus large, qui en défendait l'approche. La tour est cylindrique; l'épaisseur du mur est percée, çà et là, d'une meurtrière par où l'assiégé pouvait lancer des traits sur l'assaillant. La partie supérieure fait légèrement saillie et ne correspond plus au type primitif. A l'origine, en effet, la tour n'avait qu'une plate-forme à ciel ouvert, entourée d'un parapet à créneaux. Dans la suite on surmonta cette plate-forme d'une sorte d'étage supérieur, percé de trois fenêtres et d'un toit conique.

Aujourd'hui on y renouvelle ce toit conique, qui est adossé à un pignon à gradins.

A droite, on a conservé un fragment de rempart qui venait se joindre à la tour. Le chemin de ronde passait derrière quelques créneaux qui permettaient aux assiégés de lancer des projectiles et des matières pondéreuses ou enflammées sur l'assaillant qui se trouvait au pied du rempart.

Tout à côté de la place Sainte-Catherine, à l'entrée de la vieille rue de Laeken s'élève un pignon ancien, restauré en 1916 par ses propriétaires sous la direction de l'architecte Armand Wauters.

A l'entrée de la rue également se dressait jadis la porte primitive de Laeken, dite la Porte Noire qui, trois fois hélas! est tombée sous la pioche des démolisseurs.

Une exposition bien réussie : AARSCHOT 1914

J'AI, sous les yeux, le catalogue d'une exposition qui vient de fermer ses portes. Je le feuillette avec d'autant plus d'attention voire de minutie que, ce soir, la pluie qui martèle mes vitres avec une rare violence, n'incite guère à la promenade.

Par une sorte d'incantation, qui rendait à ma mémoire toute sa puissance d'évocation, je vois renaître, surgir devant moi cette exposition magnifique qui hélas, a trouvé peu d'échos dans la presse d'expression française. Il convient, toutefois, de ne jeter la pierre à qui que ce soit, car, au cours de ce mois d'août 1964, il s'est déroulé énormément de cérémonies commémoratives organisées un peu partout dans le pays... et aussi, faut-il le rappeler, c'est l'époque des vacances, auxquelles tout le monde tient... même les journalistes !

L'exposition dont il s'agit a été mise sur pied par le « AARSCHOTSE KRING VOOR HEEMKUNDE » un cercle doué d'un esprit vivant, jeune, plein de dynamisme, dont les membres se dévouent sans se lasser à mieux faire connaître le passé de leur ville à tous leurs concitoyens. Déjà l'année après sa fondation, en 1962, ce cercle fit parler de lui par la belle réussite de l'exposition « MARKT - KAPITTEL 1462-1962 » qui marquait le cinq-centième anniversaire de la création du marché et du chapitre de la Collégiale, tous deux institués par l'illustre Antoine de Croy.

L'année suivante, dans le cadre des festivités célébrant les 750 ans de notre ville, ce même cercle organisa un show iconographique.

Pour cette année-ci, le thème de l'exposition était tout indiqué : Il y a exactement 50 ans que pas moins de 200 soldats et cent soixante-neuf civils trouvèrent la mort au moment de l'entrée dans la ville des troupes allemandes, le 19 août 1914. Les premiers tombèrent victimes du devoir. Aujourd'hui on peut lire — dans les deux langues — sur le monument érigé le long de la chaussée d'Herselt : « Ici le 19 août 1914 le 9^{me} Régiment de Ligne s'immortalisa par le sacrifice héroïque de la 1/4 ». Un deuxième monument de ce genre se trouve placé près de l'entrée de la ville en bordure de la chaussée de Diest.

Mais au sacrifice de nos soldats, il faut ajouter les souffrances de la population civile. Ce même 19 août, ainsi que le lendemain, la population était livrée à la merci de la plus rude soldates-

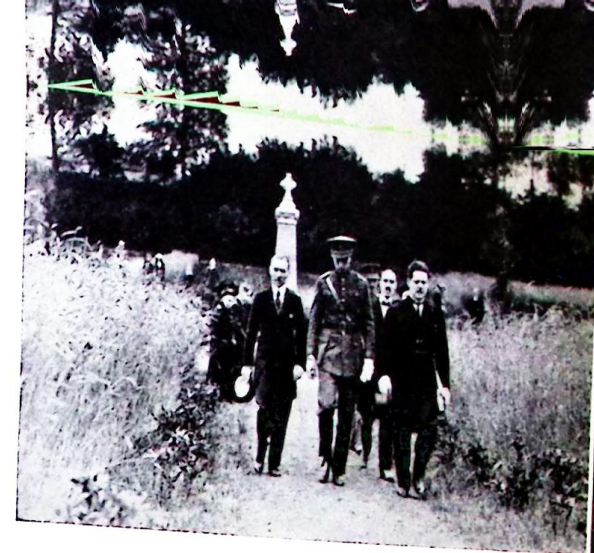
que. Le bilan effrayant de ce martyrologue, nous le connaissons : le bourgmestre Tielemans, son frère et son fils âgé de quinze ans, ainsi que 166 autres personnes (dont un enfant de deux ans) furent fusillés et la moitié de la ville détruite par les flammes...

Dans le cadre de la commémoration de ces faits tragiques le « Aarschotse Kring voor Heemkunde » avait mis sur pied une exposition qui rassemblait tous les objets, documents, livres, etc., nous rappelant cette triste période. Faut-il dire d'emblée que les organisateurs ont été stupéfaits de voir affluer



Une affiche de la commémoration, dessinée par E.H. Devroey.

Le prince Léopold, accompagné du bourgmestre Daels, quitte l'endroit où furent fusillés le bourgmestre Tielemans et plusieurs otages.



non seulement les pièces émanant des collections privées, mais aussi celles provenant de quelque fond de grenier.

Le tout était réparti en quatre salles : une dédiée au Curé Dergent de Gelrode, qui fut assassiné près de l'église d'Aarschot, une salle « Tielemans » à la mémoire du Bourgmestre; une salle « Raskin » nous montrant par une masse de documents l'importance de l'œuvre accomplie par ce Révérend Père en matière de renseignements et d'espionnage et enfin la quatrième, celle « des 169 ».

Dès le premier jour, l'exposition a connu un succès sans précédent; non seulement la population de la ville, mais aussi les habitants des villages des alentours s'étaient déplacés pour la visiter. La vente du catalogue remporta un succès sans pareil et à un moment donné les organisateurs se virent obligés de freiner la vente en attendant l'arrivée d'un nouvel envoi de l'imprimerie. A propos de ce catalogue, je me permets de citer les paroles de M. WEYNS, conservateur du Musée de Bokrijk : « Ce catalogue est vraiment un unicum dans son genre ».

Aujourd'hui, les locaux de l'école dans lesquels se tenait notre exposition sont de nouveaux occu-

pés par les élèves. Les pièces sont rentrées dans leurs collections respectives. Parmi elles, un grand nombre a repris le chemin du Musée municipal installé au Béguinage. C'est là que celui qui n'a pas eu le bonheur de visiter cette intéressante rétrospective a encore l'occasion de voir une partie des sujets exposés.

En effet, une salle tout entière y est consacrée à l'histoire militaire de la bonne ville d'Aarschot et ce sera avec plaisir que M. Terweduwe, le conservateur octogénaire montrera « son » musée à tout visiteur. Et même si l'arrivée de ce dernier ne correspond pas tout à fait avec les heures d'ouverture, prenez néanmoins contact avec lui, car le musée se visite presque à toute heure du jour.

E. OP DE BEECK.

Le Béguinage où se trouve installé le Musée municipal.



CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

NOVEMBRE

1 DANS TOUTE LA PROVINCE : Hommage solennel aux victimes militaires et civiles des deux guerres.

BRUXELLES : Palais des Congrès. Exposition : « La Norvège, art et maison » (jusqu'au 27 décembre).

DIEST : Pèlerinage à la Chapelle de « Tous les Saints », pendant l'octave de la fête de la Toussaint.

UCCLE : Hommage annuel aux victimes militaires et civiles des deux guerres aux divers mémoriaux et monuments. A 11 h : Cortège patriotique au cimetière de Verrewinkel.

BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean. Exposition : « Les Emaux » de Pierre Vin (jusqu'au 6 novembre).

BRUXELLES : Locaux provisoires du Musée d'Art Moderne, 1, place Royale : Exposition « Le courant réaliste en Belgique » du XIX^e siècle à nos jours.

Tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 17 heures, jusqu'au 12 janvier 1965.

BRUXELLES : Palais des Beaux-Arts. Exposition « L'art thaïlandais ». Ouverte jusqu'au 15 novembre.

BRUXELLES : Bibliothèque Albert 1^{er}, 2 boulevard de l'Empereur : Exposition Albert Dürer (Un choix des plus belles gravures conservées au cabinet des Estampes d'Amsterdam.) Jusqu'au 6 décembre.

BRUXELLES : Musée d'Art moderne, 1, Place Royale : Exposition « Jeux de lumière dans la peinture belge, de Boulanger à Rik Wouters » (jusqu'au 10 janvier 1965).

3 BRUXELLES (Eglise de Notre-Dame du Sablon) : Messe solennelle de Saint-Hubert et bénédiction des pains.

Chaque année se célèbre une messe solennelle en l'honneur de Saint-Hubert, patron des chasseurs. C'est l'ancienne « Confrérie de Saint-Hubert » qui a son siège dans cette église, qui fait célébrer cet office. Les voûtes du sanctuaire résonnent à plusieurs reprises des sonneries des trompes de chasse, exécutées par les membres du « Cercle Royal Saint-Hubert », phalange qui depuis sa fondation en 1882, n'a jamais manqué de relever cette messe plus caractéristique de son répertoire légendaire.

8 MONTAIGU (Scherpenheuvel) : Procession aux Chandelles.

La procession aux chandelles est la plus impressionnante de tous les pèlerinages à Notre-Dame qui s'échelonnent de mai à novembre. Elle fut instituée en 1629, alors que la peste décimait la contrée. C'était une procession nocturne, qui sortait de 19 à 22 heures. Depuis 1876, elle a lieu l'après-midi, à la sortie des vêpres de 3 heures.

Dans l'église et sur la place, une foule énorme récite des prières et, à peine le dais protégeant la vierge miraculeuse apparaît-il sous le porche, que tous les pèlerins tirent des paquets de chandelles de leur poche et les allument aussitôt. Le cortège brasillant de mille feux fait le tour du sanctuaire et pénètre dans le cimetière où les tombes, aux lueurs vacillantes des flammes, prennent un aspect fantastique.

Dès que la cérémonie est terminée, les pèlerins s'empressent de souffler leurs chandelles qu'ils conservent précieusement, ces restes de chandelles de Montaigu ayant, dit-on, la propriété de guérir bien des maux. Il suffit pour cela, en cas de maladie ou de malheur, de les rallumer devant une image de la Vierge.

TERVUREN : Fête de Saint Hubert. A 1 heures : Messe en plein air. Bénédiction des chevaux et des chiens.

Grande procession après la messe de 9,30 h, à travers le quartier de St-Jean l'Evangeliste.

C'est devant la chapelle que se déroulent les principales manifestations de la matinée.

Un cortège religieux précédé d'un grand nombre de chevaux escorte la statue de saint Hubert. On y porte également la fameuse trompe de chasse. Dans la clairière, en plein air, sous les nefs de feuillage, on chante la messe. Des sonneries de cor éveillent les échos de la forêt. La cérémonie terminée le prêtre bénit les chevaux. Et le cortège se reforme pour regagner l'église paroissiale dédiée à saint Hubert.

Comme Tervuren fête son patron, il y a naturellement Kermesse. A cette occasion d'autres manifestations sont organisées à l'intention des amateurs d'art et de folklore.

11 DANS TOUT LE PAYS : Commémoration de l'Armistice de la guerre 1914-1918.

14 BRUXELLES (Palais du Centenaire) : 1^{er} Salon des Vacances d'Hiver (jusqu'au dimanche 22).

15 et 16 : GANSHOREN : Fêtes de la Saint-Martin. Cortège folklorique.

26 BRUXELLES : Salle des « Métiers d'Art en Brabant », 6, rue St-Jean : « Foire aux Cadeaux » (jusqu'au 31 décembre).

29 WATERMAEL-BOITSFORT (Section de Watermael) : Dernière Kermesse : du 29 novembre au 6 décembre.

NOS CONFÉRENCES D'HIVER

4, rue SAINT-JEAN - BRUXELLES

12 novembre 1964
à 20 heures

« BRETAGNE, CŒUR DE GRANIT SUR FOND DE MER », par G. Dopagne, président de l'Association des Ecrivains Belges.

23 novembre 1964
de 12 h 30 à 13 h 30

« LE BOURBONNAIS », door E. Op De Beeck, voorzitter van het Willemsfonds — afdeling Aarschot. (Dégustation de vins offerts par le Comité belge de propagande en faveur du bon vin de France.)

14 décembre 1964
de 12 h 30 à 13 h 30

« OMBRIE, VERTE PROVINCE AU CŒUR DE L'ITALIE », par Christian Briade, secrétaire de Rédaction au Touring Club Royal de Belgique.

11 janvier 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

« HULLO, HERE U.S.A. », door Bernard Henry, secretaris-generaal van de Belgische Vereniging van Toeristische Schrijvers.

21 janvier 1965
à 20 heures

« LACS ET PAYSAGES ALPESTRES DE BAVIERE ET D'AUTRICHE », par René Briade, rédacteur en chef de la revue « Partir ».

8 février 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

« LA GROTTTE DE LASCAUX », par Fernand Liégeois, membre de la Société française d'archéologie.

8 mars 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

1) « OUD BEGIJNHOF » (Anderlecht).
2) « DE STEM DER OUDE STENEN » (Ste.-Goedelekerk, door Arthur De Bock, ex-leraar aan de scholen van de stad Brussel.

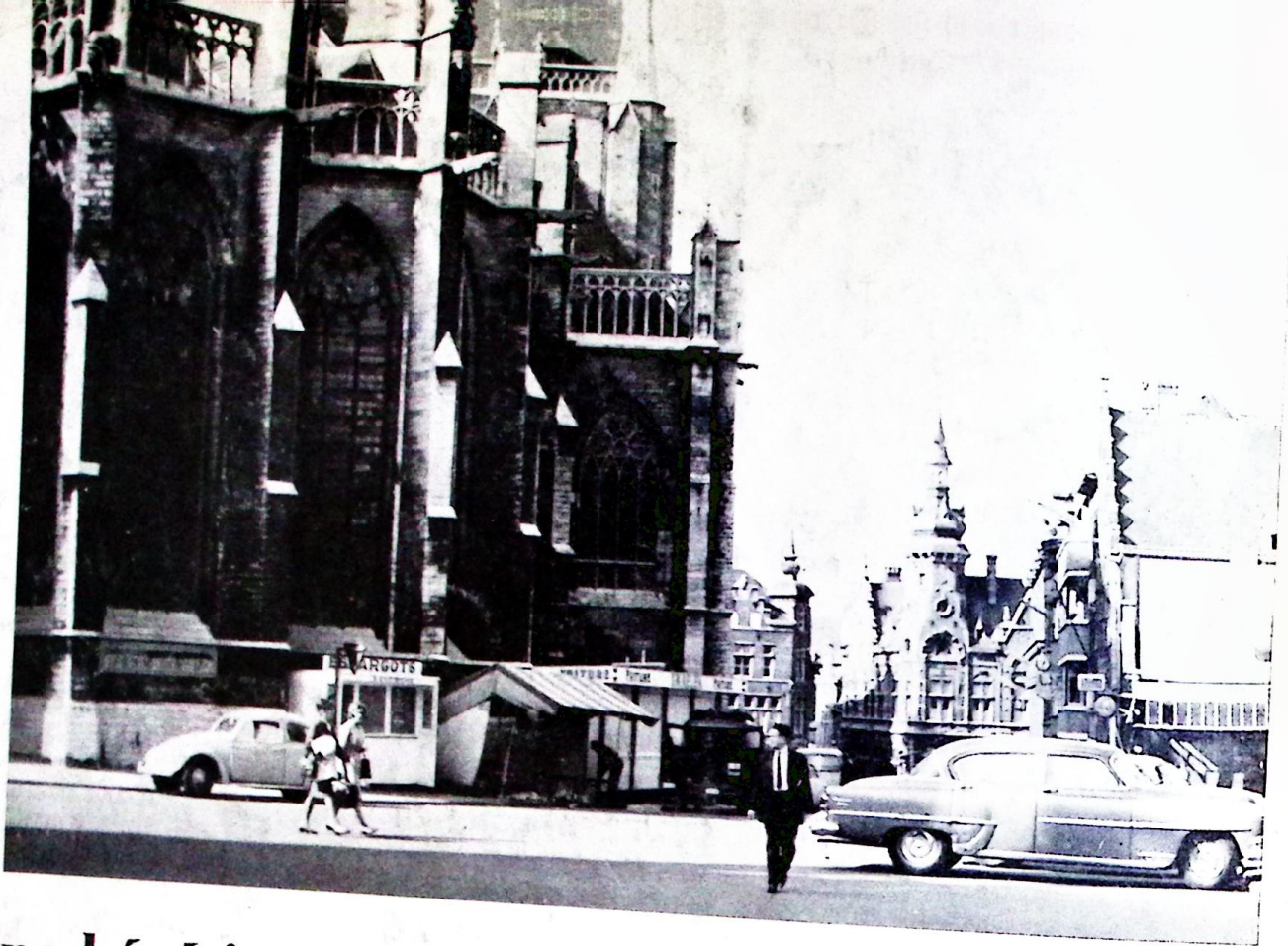
17 mars 1965
à 20 heures

« DE MOLEN IN NEDERLAND... ONZE VRIEND », door M. Van Hoogstraten, conferencier uit Nederland.

5 avril 1965
de 12 h 30 à 13 h 30

« L'ŒUVRE DE VICTOR HORTA », par V. G. Martiny, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant.

Buffet : 12 heures.



Une hérésie touristique à LOUVAIN

DEFENSEUR, et à juste titre, du tourisme en Brabant, nous ne pouvons passer sous silence une réalisation, dépourvue de tout sens touristique, commise à Louvain.

Une nouvelle atteinte a été portée à la collégiale Saint-Pierre, qui est l'un des premiers édifices religieux classés de notre province.

Du côté de la place Mathieu de Layens une grande baraque à frites vient d'être montée, encastrant littéralement un contrefort de l'édifice et masquant dans sa totalité la partie inférieure de la 1ère chapelle absidiale à partir de l'ancienne sacristie du XV^e siècle.

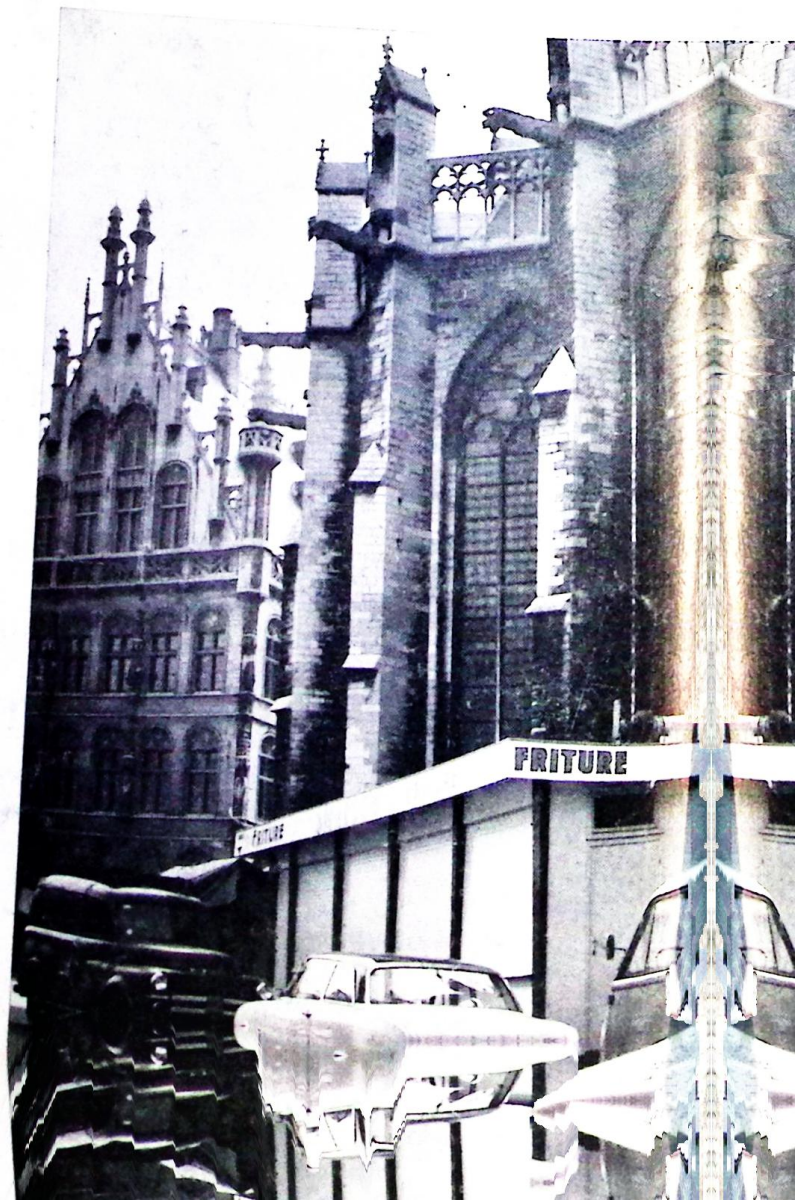
Cette baraque, d'une longueur d'au moins huit mètres, visible de la place Foch (le centre principal de la ville!) et de la rue de Diest forme évidemment un écran disparate attentatoire à l'élançement d'une partie architecturale essentielle de la collégiale.

Que penseront de ce spectacle farfelu, de cette véritable hérésie, les touristes que l'on s'efforce par tous les moyens de propagande d'attirer en soulignant les beautés architecturales, d'un tel monument?

On frémit un peu en songeant à leur inévitable réaction.

Photos : M. Hombroeck.

Impr. LIELENS - Bruxelles



Impr. LIELENS - Bruxelles